

ISSN 0242-603 X

**Année 2001**

**Volume 19**

***Bulletin de la  
Société Linnéenne  
Nord-Picardie***



- Siège Social -  
Maison des Sciences et de la Nature  
14, place Vogel - 80000AMIENS

**Bulletin  
de la  
Société Linnéenne Nord-Picardie**

agrée au titre de l'article 40 de la loi du 10 juillet 1976  
relative à la PROTECTION DE LA NATURE

---

**Constitution du Conseil de la Société  
pour l'année 2001**

Bureau

Président	M. Guillaume DECOCQ
Président d'honneur	M. Jean-Roger WATTEZ
Vice-Présidents	M. Philippe CLOWEZ, Gérard SULMONT, , Jean-Paul LEGRAND
Vice-Président d'honneur	M. Marcel BON
Secrétaire	M. Pierre ROYER
Secrétaires adjoints	Mlle Sophie RAYNAUD, MM. Jean-Christophe HAUGUEL et Michel SIMON
Trésorier	M. Philippe FAUCHILLE
Trésorier adjoint	M. Philippe ANTHEAUME
Bibliothécaire-Archiviste	M. Gilbert GUILLOUARD
Bibliothécaire adjointe	Mme Nadine BAWEDIN

Conseil d'Administration

Melle Véronique HURTEL et MM. Eric DIAZ, Marcel DOUCHET, Emile MERIAUX, Jacques MORTIER.

Rédaction du bulletin : Michel SIMON et Jean-Christophe HAUGUEL

Le programme semestriel des activités de la Société est envoyé aux Linnéens courant février et courant juin. La Société se réunit en assemblée générale courant mars. La Société publie un bulletin annuel.

**Bibliothèque 2002**

Les ouvrages de la bibliothèque peuvent être consultés lors de sa permanence mensuelle le troisième Mercredi de chaque mois de 16H30 à 19H (sauf juillet et août) au siège de la Société 14, place Vogel à Amiens. Certains ouvrages sont prêtés pour une période d'un mois.

**Trésorerie**

Le Trésorier insiste très vivement auprès des Linnéens pour que ceux-ci acquittent le montant de leur cotisation/abonnement au cours des trois premiers mois de l'année.

Cotisation-Abonnement au bulletin 2002

Individuel : 20 euros - Couple : 30 euros - Etudiant et moins de 25 ans : 10 euros

Les Linnéens peuvent s'acquitter soit par chèque bancaire ou postal (à l'ordre de : Société Linnéenne Nord-Picardie), soit par virement postal (au C.C.P : Lille 2681 58W), soit par virement bancaire (au compte n° 28673700183 du Crédit Agricole de la Somme).

Pour les Collègues étrangers : soit par virement ou mandat postal international ou eurochèque, (ajouter 3 euros), soit par virement bancaire international (ajouter 15 euros)

Adresser toute correspondance à :  
**Société Linnéenne Nord-Picardie**  
**Maison des Sciences et de la Nature - 14, place Vogel - 80000 AMIENS**

## EDITORIAL

### ALERTE AUX PLANTES INVASIVES EN PICARDIE !

« *Alerte aux plantes invasives en Picardie !* », c'est le titre d'une plaquette d'information destinée au grand public, dont la réalisation a été confiée à la Société Linnéenne Nord Picardie, en partenariat avec le Conservatoire botanique national de Bailleul. Ce tryptique pédagogique vise à informer et à sensibiliser le citoyen sur les risques liés à l'introduction d'espèces végétales exotiques dans notre région, notamment lorsque celles-ci deviennent envahissantes au point d'éliminer les espèces indigènes et d'entraîner un certain nombre de conséquences écologiques (dysfonctionnements des écosystèmes, érosion de la biodiversité), économiques et sanitaires. Il s'agit d'un phénomène planétaire, actuellement considéré comme la deuxième cause de disparition des espèces après la destruction des habitats, qui n'épargne pas notre région. Ainsi, la renouée du Japon (*Fallopia japonica*) est-elle devenue familière de nos bords de route, de nos terrains vagues et de nos zones humides – bien que la plupart du temps le public non averti ne sache pas attribuer un nom à cette plante, qu'il considère tout au plus comme une « mauvaise herbe ». Mais les « pestes végétales », comme elles sont souvent baptisées, s'attaquent désormais à tous les milieux : la jussie (*Ludwigia grandiflora*), loin de son Venezuela natal, a investi les eaux de la vallée de la Somme et devient un problème crucial dans les hortillonnages d'Amiens, où de vastes campagnes d'arrachage sont organisées ; le cousin américain de notre merisier, le cerisier tardif (*Prunus serotina*) a envahi littéralement la forêt de Compiègne où il pourrait compromettre à moyen terme la régénération naturelle du massif ; et les exemples peuvent être multipliés... C'est dire s'il devenait urgent d'entreprendre une campagne de sensibilisation du public, rôle naturellement dévolu à notre Société. A noter que la SLNP n'a pas attendu que les pouvoirs publics se décident à participer au financement d'une telle action, puisqu'elle commença à informer ses membres au travers d'un article de vulgarisation (voir Bulletin 1999, vol. 17) et d'une sortie sur le terrain (« Les pestes végétales au cœur de la ville », voir compte rendu dans ce bulletin). La plaquette d'information devrait être diffusée dans le courant de l'été ou de l'automne 2002 et sera officiellement présentée lors d'une « Journée d'information », qui visera également le grand public, ainsi que certaines professions « cibles » (horticulteurs, pépiniéristes, forestiers, gardes pêche, enseignants de biologie, etc.). Le programme de cette manifestation, conçue et organisée par la Société Linnéenne et le Conservatoire botanique national de Bailleul, est en cours d'achèvement et pourra bientôt vous être proposé.

L'implication de la SLNP dans cette campagne de sensibilisation permet également d'initier un partenariat avec le Centre régional de Phytosociologie/Conservatoire botanique national de Bailleul, qui devrait aller au-delà du programme « Pestes végétales » et être prochainement formalisé au travers d'une convention entre nos deux organismes. Il est en effet plus nécessaire que jamais que notre Société s'ouvre vers d'autres structures, associatives ou non, poursuivant des objectifs similaires et/ou complémentaires. C'est à cette condition que sa pérennité sera assurée et son identité conservée. Ce n'est bien sûr pas la seule condition, la combinaison de l'érudition scientifique héritée de la « Société savante » avec l'esprit associatif né de la transformation par la « loi de 1901 », doit rester le fondement même de « l'esprit linnéen ».

**Guillaume DECOCQ**  
**Président de la SLNP**

**In memoriam**  
**Guy CLAUS (1919 -2001)**

Dans le courant de l'été 2001, les membres de la Société Linnéenne eurent la douloureuse surprise d'apprendre le décès de Guy CLAUS survenu brusquement quelques semaines auparavant, à la fin du mois de juin à l'âge de 81 ans.

Toute l'activité professionnelle de G.CLAUS se déroula dans le monde de l'enseignement; tout d'abord instituteur en région parisienne, il prépara successivement une licence de droit, puis une licence de Sciences Naturelles.

Après avoir été assistant à l'université, il revint dans l'enseignement secondaire de façon à suivre son épouse nommée à Abbeville.

Nommé Professeur agrégé au Lycée Boucher de Perthes d'Abbeville (1959), il se plut dans la capitale du Ponthieu et s'y fixa avec sa famille.

Son amour de la Nature l'amena à entrer en relation avec les naturalistes de la région abbevilloise qui tous étaient membres de la Société Linnéenne, tels Mr et Mme André BOUCLET si affables et l'infatigable Marcel BON de St Valéry. En peu de temps, Guy CLAUS, souvent accompagné par son épouse, devint un familier des excursions dominicales de la Société Linnéenne, contribuant d'ailleurs à l'organisation et au déroulement de bon nombre d'entre elles; le littoral, la basse vallée de la Somme et le massif forestier d'Eu l'attiraient particulièrement.

Peu à peu s'affirma son goût pour la mycologie dont il ne tarda pas à devenir un véritable spécialiste dans le sillage de son ami Marcel BON.

Ses qualités d'enseignant et de pédagogue l'incitèrent à réaliser de beaux tableaux qu'il mettait à la disposition des organisateurs de journées mycologiques : Amiens, Poix et St Omer en particulier.

Dans le même esprit, il réalisa en collaboration avec son collègue et ami Jacques VAST (disparu en 1995) un ouvrage illustré de nombreuses photos intitulé : "**Champignons de Nord- Picardie au fil des saisons**" (96 p), qui fut apprécié par les mycologues du nord de la France.

Tous deux furent d'ailleurs des animateurs particulièrement dévoués lorsqu'il s'agissait de mettre en place une exposition ou de diriger une excursion sur le terrain; les colloques annuels de Bellême les voyaient revenir régulièrement.

Guy CLAUS siégea longtemps au C.A. de la Société Linnéenne dont il fut l'un des vice-présidents de 1965 à 1988.

Depuis une dizaine d'années, Guy CLAUS ne participait plus guère aux sorties de la Société Linnéenne du fait de son mauvais état de santé, mais ses amis botanistes et mycologues s'efforçaient de demeurer en contact avec lui.

C'est dire la peine qu'ils ont éprouvée en apprenant sa disparition soudaine.

Les membres de la Société Linnéenne Nord-Picardie expriment à son épouse Andrée, et à ses enfants Eric et Pascale leurs sincères condoléances.

Jean-Roger WATTEZ

## RENVERSEMENT DE VALEURS...

Un article où il est question de la beauté des tourbières  
dans la littérature et la peinture,  
et de quelques autres sujets accessoires.

**J-Patrice MATYSIAK**  
54, Rue Ferrez  
62 220 CARVIN

Les tourbières, si longtemps dédaignées du point de vue esthétique, sont devenues  
subitement des bijoux inestimables.

Que s'est-il donc passé ?



( Photothèque Augustin Boutique-Grard, Douai)

Pendant bien longtemps, le terme « tourbière » ne fut utilisé que pour désigner le lieu d'exploitation de la tourbe souvent situé au sein de vastes landes ou marais pâturés.

Mais, au Moyen-Age, ces endroits sont aussi « hantés », habités par le surnaturel.

En Bretagne, l'entrée de l'Enfer se trouve, d'après le Roman du Roi Arthur, dans les marais du Yeun,. Certains marais, sans rives ni fond, abritent parfois des dragons. Il arrive aussi qu'on y disparaisse à jamais, comme dans la Fontaine Hideuse, près de Béthune.

Mais ce sont aussi des endroits où règne Dieu, avec l'arrivée des moines qui entreprennent de grands travaux de défrichements et de drainage. Parmi les puissantes abbayes de la vallée de la Scarpe, figure celle de Marchiennes fondée par sainte Rictrude au VII<sup>ème</sup> siècle. Un document du début du 12<sup>ème</sup> siècle (cf. Bernard DELMAIRE, L'Histoire Polyptique de l'Abbaye de Marchiennes – 1126/1121, Etude critique et Edition, Centre Belge d'Histoire rurale, n°84, Louvain La Neuve, 1985) évoque, chose rare à l'époque, le paysage : « Le site de Marchiennes est entouré d'eau et de marais. Légèrement surélevé dans une courbe, la terre sableuse est infertile, bien que les habitants la fument souvent. [...] Aux environs la terre est rare parce que, à cause de la faible pente et des écluses des moulins, la terre jadis fertile est devenue marais. Le lit du fleuve appartient à Marchiennes. [...] De chaque côté s'étendent de grands prés et une abondante végétation de marais, une grande forêt qui donne du bois pour tous les usages. [...] Aux alentours [du hameau d'Alnes], comme autour de Marchiennes et d'Hamage, on trouve de la tourbe. [...] Un moine prêtre digne de foi rapporte l'histoire de bateliers qui s'en retournaient de nuit chez eux, faisant avancer leur barque chargée à force de rames. Soudain dans la nuit opaque, vers la quatrième veille, ils voient par les fenêtres ouvertes de la basilique briller une grande lumière qui illumine l'eau, les roseaux et la forêt ; elle s'apaisa peu à peu tandis qu'une odeur délicieuse flattait leurs narines ». Bien des siècles plus tard, d'autres lumières allaient illuminer la nuit : les hauts – fourneaux et les industries...

I fait nuit. L'peuple arpos' dins l'grand' ville ouverrière.

Seuls, les bruits d'l'aciéri' rambuquent dins l'cité.

In intind les vapeurs agaçant's d'eun' chaudière

Qui lanc'nt les chiffelmints d'un monstre épouvinté.

In n'vot point les étoil's muché's par el feumière.

Parfois l'ciel s'invélopp' d'eun' pleine obscurité.

Alors, ch'est infernal, dins l'nuit, les bruits d'tonnerre,

Et l'in pins' qué l'indrot n'peut point être habité.

Soudain, d'un haut-fourniau s'écappe el font' bouillante.

L'ciel s'éclaire aussitôt d'eun' leumière éclatante

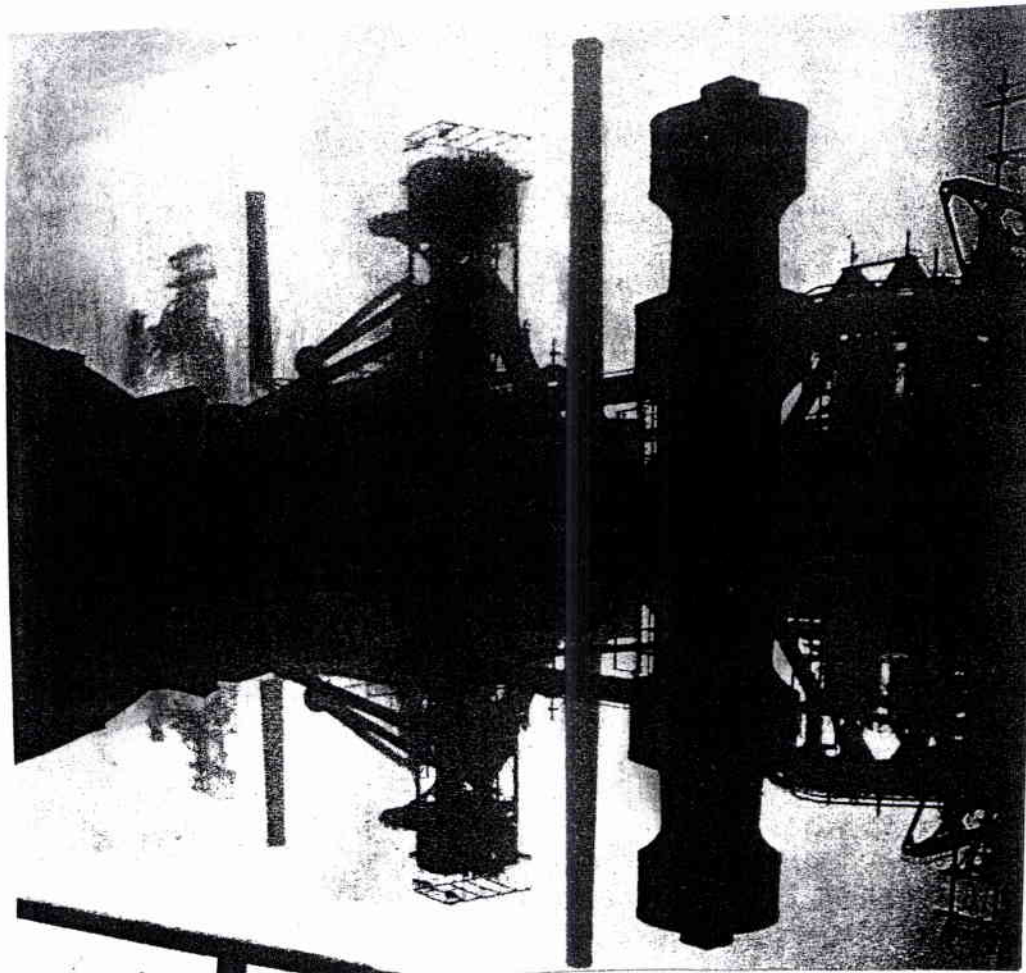
Et les feumièr's s'amoutr'nt in lumineux flocons.

Su l'pays indormi el clarté s'projette,

Et la vie apparaît ein gracieus's silhouettes

D'amoureux inlacés par derrièr' les corons.

Au pays du travail  
Jules MOUSSERON



« Cependant, le tableau, certains soirs, était magique, quand, parfois, près des hauts-fourneaux, les cheminées se reflétaient à contre-sens dans les vapeurs disséminées au-dessus du paysage infernal. » (A. JURENIL)

XXe siècle

« Inhorruerat vero tenebrarum densissima caligo, nec luna nec sideribus apparentibus, sed, ut sibi videbatur, a celo terrareus per inane aeris quasi omnem mundum tenebris eisdem occupantibus, cum ecce subito // circa quartam vigiliam noctis per medium ejusdem terre caliginis a longe intuerentur per illius sancte basilice patentes fenestras magni splendoris lucem emicuisse, ita ut aqua que pre oculis prius latebat conspectibus eorum fieret perspicabilis ; hinc harundinetum, inde comam silvestrem clarius conspicerent, que lucis continuatio tam diu ab eis visa est donec leni allapsu vicinius adessent. Factum est autem, cum paulatim rarecendo se fulgor ille diffusus reprimeret, ut indificentis perspicuitate claritudinis odor quidam gratissimus nares eorum perstringeret, qui nimirum terrore attonitos plenius recrearet. » XIIe siècle

**Des lumières dans la nuit ...**

Mais, peu à peu, marais et tourbières perdent tout enchantement.

A partir de la Renaissance et surtout sous l'Ancien Régime, ils ne représentent plus, aux yeux du pouvoir royal et de ses représentants, que des lieux incultes, nauséabonds, et donc inutiles, auxquels s'accrochent des communautés rurales arriérées. C'est l'avis même des physiocrates, agronomes ou grands propriétaires du Siècle des Lumières, qui visent à une exploitation optimale et raisonnée du territoire et préconisent une réforme profonde de l'agriculture. Ils souhaitent la disparition des biens communaux et le défrichement de toutes ces « terres vaines et vagues ». Pour eux, seule la belle campagne est digne d'intérêt.

Les hygiénistes de l'Ancien Régime, se basant sur la théorie du « pneuma » (air), classent les airs en respirables et irrespirables ; les exhalaisons des marais, saturés de « miasmes », figurent parmi les airs à éviter. Cette aversion finira par gagner toute la société pour devenir un fait acquis.

« Il y a grande quantité de palus et marais inondez et entrepris d'eau, et presque inutiles, et de peu de profit, qui tiennent beaucoup de pays comme déserts et inhabités, et incommode les habitans voisins, tant à cause de leurs mauvaises vapeurs et exhalations, que de ce qu'ils rendent les passages fort difficiles et dangereux ; lesquels palus et marais estans desseichez, serviront en partie en labour et partie en prairies et pasturages ».

Edit Royal de Henri IV du 8 avril 1599



LETTRES - PATENTES  
DU ROI,  
SUR ARRÊT,



QUI ordonnent le défrichement & le partage des Marais  
dans les Châtellenies de Lille, Douay & Orchies.

Données à Versailles, le vingt-sept Mars 1777.

Révisées au Parlement, le 14 Novembre 1777.



LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A NOS AMIS & FÉAUX les Gens tenans notre Cour de Parlement de Douay ; SALUT. Nos Chers & bien Amis les Grands-Baillis des quatre Seigneurs Hauts-Justiciers, représentant les États de la Flandre Wallonne, Nous ont fait exposer que les Particuliers de leur Province laissent en friche, & même dégradent par le tourbage, une portion considérable de marais possédés par les Communautés d'Habitans qui composent les trois Châtellenies de Lille, Douay & Orchies ; que le profit que les Habitans retirent du tourbage,

Louis XVI ordonne le  
défrichement des marais...

**MIASME** ( 1695 ; grec : miasma « souillure » ) : Emanation à laquelle on attribuait les maladies infectieuses et les épidémies avant les découvertes pasturiennes ; gaz putride, provenant de déchets végétaux ou animaux en décomposition

De fait, les transformations tant souhaitées au 18<sup>ème</sup> siècle se produisent durant le siècle suivant, avec l'ouverture du monde agricole sur l'extérieur et le passage à une économie de marché, avec ses lois, ses contraintes et ses fluctuations. Les tourbières jurent dans cette atmosphère de rentabilité, cette course à l'industrialisation en tous domaines. Elles font figure de lieux archaïques, reflets d'un autre monde.

C'est alors que le changement s'amorce.

En effet, elles se trouvent progressivement valorisées du fait qu'elles incarnent, dans le contexte romantique de l'époque, une des facettes de la nature intacte, une nature par ailleurs en plein bouleversement.

Dans son livre « L'Ensorcelée » publié en 1850, Jules Barbey d'Aureville parle des landes de Lessay, en Normandie, comme encore d'endroits arides, sans vie. Cependant, il leur trouve, fait nouveau, un « charme bizarre et profond » qui émane de leur caractère mystérieux, sinistre, voire dangereux. En un mot, elles deviennent sublimes, dans l'acception donnée à ce terme au 18<sup>ème</sup> siècle.

Du point de vue esthétique, est « sublime » ce qui mêle le plaisir et l'effroi, pour reprendre les termes de Diderot (Salon de 1767). De même, chez Kant, l'aspect d'une chaîne de montagnes, ou la description d'un ouragan relèvent du Sublime dans la mesure où « nous y prenons un plaisir mêlé d'effroi », alors que la vue des prés parsemés de fleurs, des vallées où serpentent les ruisseaux, où paissent les troupeaux « nous causent aussi des sentiments agréables, mais qui n'ont rien que de joyeux et de souriant ». En ce sens, ils ressortent au Beau (Observations sur le Sentiment du Beau et du Sublime, 1764).

Ce sentiment d'effroi provient non seulement du danger bien réel que représentent la montagne et ses précipices ou l'océan sous l'ouragan, mais aussi des terreurs et croyances qui en découlent, notamment au sein des populations locales. De Saussure, au 18<sup>e</sup> siècle, parle du « petit peuple des environs du Mont Blanc » qui qualifie de « maudites » les montagnes environnantes et pour qui les neiges éternelles sont « l'effet d'une malédiction que les habitants de ces montagnes se sont attirés par leurs crimes » (Voyage dans les Alpes). De même, l'océan représente un véritable danger, une source de frayeur bien réelle pour les populations du littoral qui en vivent, qui y vivent. A l'instar de De Saussure, Barbey d'Aureville cite toutes ces légendes qui rendent la lande à la fois si redoutable et si attirante...

Il y a en définitive, dans ce cénacle avide de sublime et d'émotions fortes, un certain luxe à pouvoir jouer ainsi avec l'effroi et à trouver une beauté dans le danger.

Bien peu sont ceux qui peuvent se targuer de manipuler la peur. Puissance de celui qui n'est plus englué dans la terrible réalité du commun des mortels.

Mais ces vastes marais sont aussi, pour Barbey d'Aureville ou d'autres comme Maupassant, des lieux propres à inspirer de nouveaux rêves, des points de départ pour l'imaginaire ouvrant à l'esprit des horizons inédits. Les tourbières acquièrent ainsi une dimension paysagère dans la mesure où elle se trouvent investies de qualités esthétiques et émotionnelles. A la fois milieux physiques et lieux de méditation et de contemplation, elles participent enfin au paysage.

Le paysage, une notion très fouillée ces quelques dernières dizaines d'années, est à la fois d'ordre matériel et culturel. Tout comme les montagnes ou l'océan avaient été « découverts » du point de vue paysager au 18<sup>ème</sup> siècle, les marais et tourbières s'affirment au 19<sup>ème</sup> siècle. On retrouve ce même processus en cette fin de 20<sup>ème</sup> siècle avec la « révélation » des terrils du bassin minier du nord de la France. Après une phase de rejet, ils sont devenus les symboles d'une époque et des éléments à part entière du paysage.

« La lande de Lessay est une des plus considérables de cette portion de la Normandie qu'on appelle la presqu'île du Cotentin. [...] Ces lacunes de culture, ces places vides de végétation, ces têtes chauves pour ainsi dire, forment d'ordinaire un frappant contraste avec les terrains qui les environnent. Elles sont à ces pays cultivés des oasis arides, comme il y a des oasis de verdure. Elles jettent dans ces paysages frais, riants et féconds, de soudaines interruptions de mélancolie, des airs soucieux, des aspects sévères. [...] Mais si, par exception, on en trouve d'une vaste largeur de circuit, on ne saurait dire l'effet qu'elles produisent sur l'imagination de ceux qui les traversent, de quel charme bizarre et profond elles saisissent les yeux et le cœur. Qui ne sait ce charme des landes ? [...] Haillons sacrés qui disparaîtront au premier jour sous le souffle de l'industrialisme moderne ; car notre époque, grossièrement matérialiste et utilitaire, a pour prétention de faire disparaître toute espèce de friche et de broussailles aussi bien du globe que de l'âme humaine. [...] Pour peu que cet effroyable mouvement de la pensée moderne continue, nous n'aurons plus, dans quelques années, un pauvre bout de lande où l'imagination puisse poser son pied pour rêver, comme le héron sur une de ses pattes. [...] C'était cette double poésie de l'inculture du sol et de l'ignorance de ceux qui la hantaient, qu'on retrouvait encore, il y a quelques années, dans la sauvage et fameuse lande de Lessay. [...] Ce désert normand déployait une grandeur de solitude et de tristesse désolée qu'il n'était pas facile d'oublier. [...] Dans l'opinion de tout le pays, c'était un passage redoutable. [...] On parlait vaguement d'assassinats qui s'y étaient commis à d'autres époques. [...] Si l'on en croyait les récits des charretiers qui s'y attardaient, la lande de Lessay était le théâtre des plus singulières apparitions. Dans le langage du pays, il y revenait. [...] C'était là le côté véritablement sinistre et menaçant de la lande, car l'imagination continuera d'être, d'ici longtemps, la plus puissante réalité qu'il y ait dans la vie des hommes. [...] Le soleil teignait d'un jaune soucieux cette chaumière brune comme une sépia, et dont la cheminée à moitié croulée envoyait rêveusement vers le ciel tranquille la maigre et petite fumée bleue de ces feux de tourbe que les pauvres gens recouvrent avec des feuilles de chou, pour en ralentir la consommation trop rapide. »

extraits de L'Ensorcelée de Jules BARBEY d'AUREVILLY, 1850

---

« On sent que partout autour de cette eau profonde il y a encore de l'eau, l'eau trompeuse, endormie et vivante des marais, les grandes nappes claires où se mire le ciel, où glissent les nuages, où fermente la mort, l'eau qui nourrit les fièvres et les miasmes, qui est, en même temps une sève et un poison, qui s'étale, attirante et jolie, sur les putréfactions mystérieuses. » [ Sur l'Eau ]

« Le marais c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant parfois qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes ou bien les brumes bizarres qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, plus terrifiant que le canon des hommes ou le tonnerre du ciel, qui fait ressembler les marais à un pays de rêve, à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux ? Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! [« Amour », Le Horla ].

Guy de MAUPASSANT

Toujours au 19<sup>ème</sup> siècle, se développe autour du monde rural un mouvement qui allait aboutir au « folklore », au sens étymologique ; ce terme, apparu au milieu de ce même siècle, désigne « la science des traditions, des usages et de l'art populaires d'un pays » (définition du « Petit Robert »).

Dans la société en pleine mutation, une certaine nostalgie des époques antérieures se dessine en même temps que se façonne l'image, le type du paysan peu évolué, fruste, presque animal, mais d'autre part solide, riche dans sa vie sociale et ses valeurs, et en définitive dans sa primitivité même. La simplicité originelle. Cela devient pour les classes bourgeoise ou ouvrière une référence, le renvoi à un passé perdu. Bien sûr, la réalité est loin d'être aussi simple et les paysans sont tout autant impliqués dans la tourmente industrielle et ses incertitudes. Toujours est-il que cette chimère se forge rapidement et devient un sujet de prédilection en peinture. Les principaux thèmes développés dans cet art sont le travail, la prière, la vie familiale. Par contre, certaines scènes chères aux peintres flamands des siècles précédents, tels que Brueghel l'Ancien, sont délaissés : les loisirs, les fêtes, les moments de débauche ou de violence. L'image nouvelle du paysan est porteuse des principes moraux chers à la bourgeoisie qui, au sortir de la Révolution, cherche à asseoir ses propres valeurs, travail, famille, tradition...

On connaît les tableaux de Courbet ou de Millet. Dans le nord de la France, à Courrières, Jules Breton ne se lasse pas de peindre la vie aux champs d'une population agricole très pauvre et de plus en plus isolée, alors même que la découverte du charbon en 1860 va bouleverser la région. Van Gogh admire ce peintre. Il se rend à pied à Courrières pour le rencontrer. Déconcerté par l'aspect froid et luxueux de l'atelier, il n'osera pas frapper à la porte et repartira aussitôt, toujours à pied, vers la Belgique...

Van Gogh vend très mal de son vivant, alors que Millet ou Breton connaissent le succès. Chez les trois peintres, on retrouve pourtant le même désir de glorifier les paysans, mais ces deux derniers laissent de côté l'aspect misérable de la vie paysanne et développent l'hypothétique noblesse de leur sujet. Les dessins de Van Gogh sont trop réalistes, confinant à la crudité.

Pour Van Gogh, tous ces gens du peuple, paysans, mineurs, tisserands... se rejoignent dans la pauvreté. En cela, il se distingue également de la grande majorité des peintres de l'époque qui ne s'intéressent qu'à la paysannerie traditionnelle.

Van Gogh est un pauvre parmi les pauvres.

Autre différence, mais cette fois au niveau de la pure appréciation esthétique : au-delà de leur image académique de lieux arides et désolés, Van Gogh découvre peu à peu la beauté des landes et des tourbières, tout comme sans doute d'autres peintres flamands. La gamme subtile des coloris l'émerveille. Il faudra bien du temps pour qu'on la reconnaisse, qu'on la retrouve.

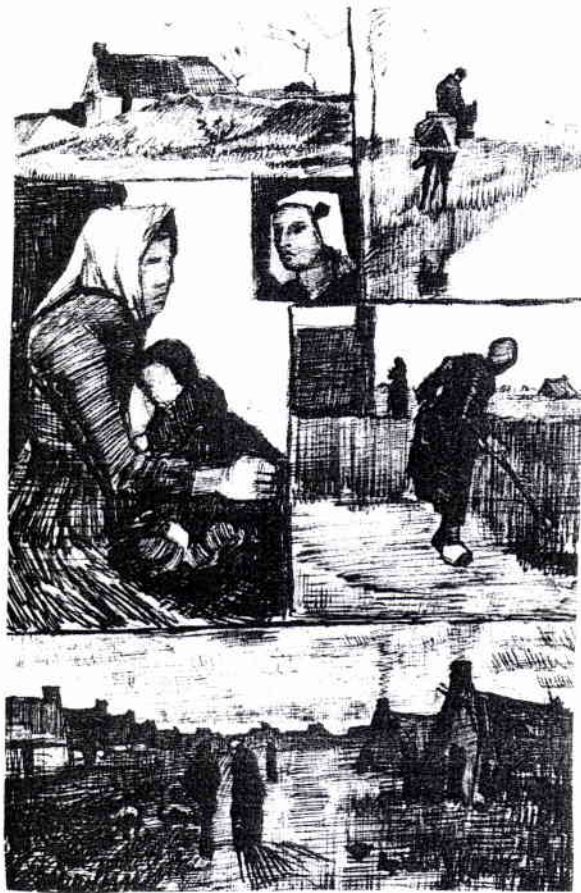
Cher Théo,

Je t'écris cette fois de ce coin perdu de la province de Drenthe où je suis arrivé après un long, un interminable parcours en barque de trait à travers la bruyère.

Te décrire le pays comme il le faudrait, je ne vois pas comment le faire ; les mots me manquent. Représente-toi les bords du canal comme un étalage ininterrompu, pendant des milles et des milles, de tableaux de Michel ou de Th. Rousseau, de Van Goyen ou de Ph. De Koninck.

De grandes étendues, toutes plates, des plaines de différentes couleurs, qui vont se rétrécissant de plus en plus à mesure qu'elles fuient vers l'horizon, relevées çà et là par les

taches que font une chaumière en mottes de gazon, une petite ferme, quelques bouleaux grêles, des peupliers, des chênes. Et partout, des tas de tourbe. Des barques passent, sans interruption, venant des marais, chargées de tourbe ou de laîches Ici et là, des vaches, maigres, belles de couleur, et souvent des moutons, des porcs. Les personnages qui paraissent de temps à autre dans cette plaine ont, en général, beaucoup de caractère, et parfois même un charme extrême, délicat. Ainsi, j'ai dessiné dans la barque une petite bonne femme, les tire-bouchons [coiffure des femmes de la Frise] de son bonnet voilés de crêpe (elle était en deuil) ; plus tard, une mère et son petit enfant, la mère avec un fichu violet noué sur la tête. [...]



Je suis absolument enchanté d'avoir fait ce voyage et j'ai la tête pleine de ce que j'ai vu. Ce soir, la bruyère était extraordinairement belle. [...] Le ciel était d'un blanc lilas délicat, inexprimable, avec des nuages, non pas moutonneux, mais au contraire entassés l'un sur l'autre, et qui couvraient le ciel entier, pareils à des flocons teintés de lilas, de gris, de blanc, avec une seule petite déchirure à travers laquelle le bleu paraissait. A l'horizon, une traînée rouge, magnifique ; et par dessous, l'immense bruyère, brune, sombre, étonnante ; enfin, silhouettée sur la bande rouge du ciel, la masse des toits bas de petites chaumières. Le soir, cette bruyère a souvent des effets que les Anglais désignent par les mots de *weird* et de *quaint* [bizarre, étrange]. [...] Le soir, un village comme celui-là, avec ses reflets, dans l'eau, dans la vase, dans les flaques, de ses fenêtres éclairées, est parfois prodigieusement émouvant. [...]

Cher Théo,

Je t'écris de nouveau, maintenant que j'ai parcouru ce coin-ci pendant toute la journée. Tout est parfaitement conforme à ce qui me plaît. Je veux dire que la paix y règne.

Autre chose encore que je trouve beau ; c'est le côté tragique du paysage. Mais le tragique existe partout, mais ici, il n'y a pas que des effets à la Van Goyen.

Hier, j'ai dessiné des racines pourries de chênes, ce qu'on appelle ici « des souches de tourbe ». (Ce sont des racines d'arbres qui ont séjourné, enfouies peut-être pendant un siècle, dans la tourbe, et qui ont elles-mêmes formé de la tourbe. L'exploitation de la tourbière les ramène au jour).

Ces racines étaient noyées dans la boue noire d'une mare.

Quelques-unes, noircies, étaient complètement sous l'eau qui miroitait au-dessus d'elles ; d'autres étaient comme blanchies par le temps sur cette plaine immense. Un sentier blanc courait le long de ces souches ; au-delà, encore de la tourbe, couleur de suie. Par-dessus, le ciel, un ciel d'orage. Cette mare boueuse avec ses racines pourries offraient un spectacle mélancolique et même dramatique ; un vrai Ruysdaël, ou un Jules Dupré.

Voici un petit croquis de la tourbière.



Ici, il y a souvent de curieuses oppositions de blanc et noir. Par exemple : un canal aux rives de sable blanc court à travers une étendue couleur de suie. C'est ce que tu vois sur le croquis : des figures noires sur un ciel blanc, et, à l'avant-plan, d'autres variétés de noir et de blanc dans le sable. [...]

Mes chers parents,

J'ai reçu vos lettres. Je vous en remercie beaucoup. [...]

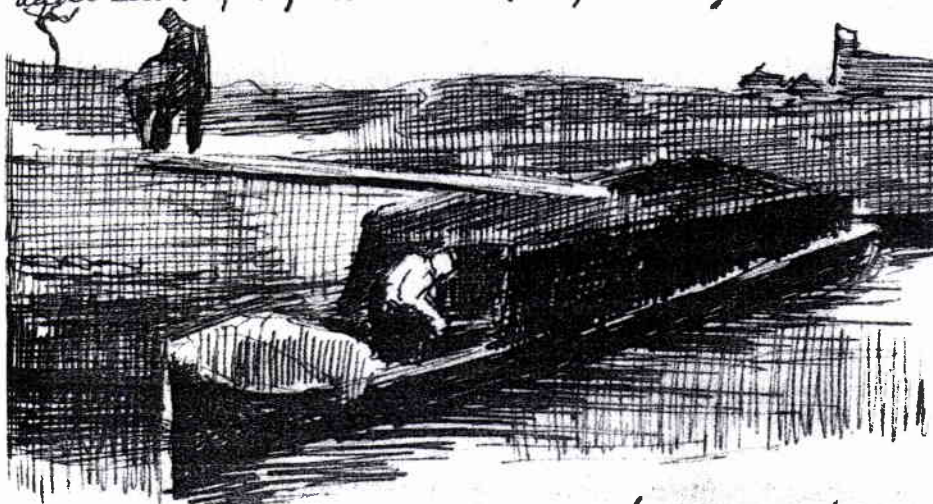
J'ai trouvé qu'Het Heike offrait un remarquable exemple d'énergie. Ces petites maisons, ayant chacune son petit bout de verdure, ce pauvre petit troupeau de gens luttant tous ensemble contre la lande stérile ! [...]

Si je mets en parallèle la population des villes et celle-ci, alors je n'hésite pas un instant à dire que ces habitants de la bruyère ou ces travailleurs de la tourbe me plaisent mieux. [...]

Oui, la différence alors me paraît énorme. [...]



*De waren een driehoek op 't turfveeld, en juist in 't veld  
 achter een turfhoop met een vuurtje op den voorgrond.*



*De waren turfpladers doch ik was de krabbel  
 op 't absoluut met te ontzieren.*

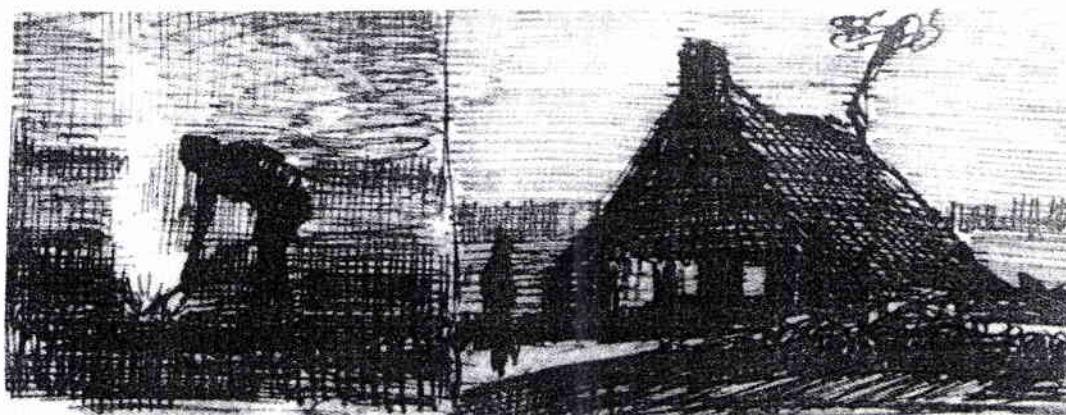
Cher Frère,

[...] Point n'est besoin de te dire que je ne désire aucunement partir pour Paris, puisque je vis ici dans cette bruyère magnifique : sans ta lettre, l'idée ne m'en serait même pas venue. [...] J'aime autant rester ici, au pays des tourbières.

Il y a partout des sujets à peindre. Ce pays est très beau, et je crois que je deviens peintre en peignant. Je peins avec plaisir, tu dois comprendre cela. [...]

Voici les figures que j'ai surprises dans les tourbières ; en train de casser la croûte derrière un tas de tourbe ; un petit feu à l'avant-plan ; c'étaient des chargeurs de tourbe. Seulement, je crains que mes griffonnages ne soient pas assez nets.

Voici quelques effets du soir ; je m'escrime toujours sur le bonhomme qui brûle des mauvaises herbes, je l'ai mieux réussi dans une étude peinte que les autres fois, en tout cas pour le ton, tant et si bien que j'ai mieux rendu l'immensité de la plaine et le crépuscule ; le feu d'où s'échappe un peu de fumée, constitue l'unique tache claire. Je suis souvent sorti le soir pour le voir, et c'est lors d'une de ces promenades dans la boue, après une averse, que j'ai découvert la petite chaumière, si jolie au sein de la nature. [...]



*Le chien avec pour avoir effluve d'été may l'air de son  
 autrefois étranger de tel il voit tout aujourdhui en son gerschede*

Le pays est superbe, superbe, tout s'écrie : mais peins donc !

[...] Une terre noire, plate, immense, illimitée ; le ciel nu, de ce blanc lilas délicat. Cette terre fait germer le jeune blé, et, de ce blé, elle est toute comme persillée. Les bons terrains fertiles de la Drenthe, au fond, c'est cela, baignés dans une atmosphère de vapeur. [...]

Les mauvais terrains de la Drenthe sont pareils, sauf que la terre noire y est encore plus noire, pareille à de la suie, et non d'un noir lilas comme les sillons ; et mélancoliquement couverte de bruyère et d'une tourbe éternellement en train de pourrir. Je vois cela partout, et les accidents, sur ce fond immense, dans les tourbières ce sont les chaumières en mottes de terre, dans les régions fertiles les masses énormes, des plus primitives, de fermes et de bergeries, avec leurs petits murs très bas, et leurs énormes toits de mousse. Et des chênes tout alentour.[...]

Puis, comme le crépuscule tombait, représente-toi le silence, la paix de cette heure ! Représente-toi une petite allée de grands peupliers avec leur feuillage d'automne ; représente-toi un large chemin fait de boue, tout en boue noire avec, à droite, la bruyère à l'infini, à gauche, la bruyère à l'infini, les sombres silhouettes triangulaires de quelques chaumières de gazon, la clarté rouge de l'âtre dans leurs fenêtres, des flaques d'eau, d'un jaune sale, où le ciel se reflète et où pourrissent des racines ; représente-toi cet amas de boue, le soir au crépuscule, le ciel blanchâtre par-dessus, donc, toutes les choses noires sur un fond blanc. Et dans ce tas de boue, un personnage tout velu, le berger, masse ovale en deux moitiés, l'une de laine, l'autre de boue, se heurtant, se pénétrant mutuellement.

Extraits de « Van Gogh , Correspondance Générale », Gallimard, 1990

Bien des années après, à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, Yann Paranthoën, preneur de son à France-Culture, retournera sur les traces de Van Gogh ( cf. le film «Le Tailleur de son » de Th. Compain, co-produit par Lézard Vert et FR 3 Bretagne, 1992) pour enregistrer les sonorités propres à ces tourbières, tout en sachant bien que l'atmosphère de l'époque de Van Gogh a disparu. La notion de « paysage sonore » a été bien peu abordée, travaillée. Parler de paysage, ou, comme Y. Paranthoën, d' « images sonores » n'est pas excessif dans la mesure où les sons, les bruits, les voix, sont à la fois réalités physiques et puissances évocatrices pour l'esprit. Dans les vastes landes tourbeuses, les mouvements de l'eau, en profondeur, sont très discrets et le vent, en surface, peut s'épancher sans réserve dans l'espace ouvert à l'infini.

Le vent ...

Le ciel blanc

lilas

Le vent ....

LE VENT

L ' I M M E N S I T E

L ' homme - la chaumière

D E L A L A N D E

La tourbe

noire

Très cher frère...

« ... viens te rafraîchir au vent de tempête qui balaie la bruyère » (Van Gogh)

A chaque fois que Van Gogh dépeint les tourbières, c'est avec, à travers ceux qui y vivent. L'être humain, isolé, donne la dimension de la lande qui s'étend à l'infini.

Les chaumières misérables se détachent sur le ciel immense.

Quand Yves Paranthoën retrouve ces tourbières, le paysan les a déserté. Il n'y a plus que le vent, mais, grâce à un montage sonore, la communion se fait de nouveau : « Il y a un joli vent... Tout seul, il ne veut rien dire, mais lorsque les voix hollandaises se poseront sur le vent, il sera hollandais... ». L'homme scande la mesure du paysage, qu'il soit visuel ou sonore.

« Sur la bruyère infiniment,

Voici le vent hurlant,

Voici le vent cornant Novembre. », chante Emile

Verhaeren, poète belge de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Pour lui, les marais et tourbières restent des lieux de désolation, d'inertie, de stagnation, tant physique que psychologique, infestés de « Fièvres », pour reprendre le titre d'un poème des « Campagnes hallucinées » (1893).

## FIEVRES

La plaine, au loin, est uniforme et morne  
Et l'étendue est vide et grise  
Et Novembre qui se précise  
Bat l'infini, d'une aile grise.

Sous leur torchis qui se lézardent,  
Les chaumières, là-bas, regardent  
Comme des bêtes qui ont peur,  
Et seuls les grands oiseaux d'espace  
Jettent sur les enclos sans fleurs  
Leur cri des angoisses qui passent.

L'heure est venue où les soirs mous  
Pèsent sur les terres gangrenées,  
Où les marais visqueux et blancs,  
Dans leurs remous,  
A longs bras lents,  
Brassent les fièvres empoisonnées.

Parfois, comme un hoquet,  
Un flot pâteux mine la rive  
Et la glaise, comme un paquet,  
Tombe dans l'eau de bile et de salive.

Puis tout s'apaise et s'aplanit ;  
Des crapauds noirs, à fleur de boue,  
Gonflent leur peau que deux yeux trouent ;  
Et la lune monstrueuse préside,  
Telle l'hostie  
De l'inertie.

De la vase profonde et jaune  
D'où s'érigent, longues d'une aune,  
Les herbes d'eau,  
Des brouillards longs comme des traînes  
Déplient leur flottement parmi les drains ;  
On peut les suivre à travers champs,  
Vers les chaumes et les murs blancs ;  
Leurs fils subtils de pestilence  
Tissent la robe de silence,  
Gaze verte, tulle blême,  
Avec laquelle, au loin, la fièvre se promène

La fièvre,  
Elle est celle qui marche  
Sournoisement, courbée en arche,  
Et personne n'entend son pas. [...]

Aussi, lorsque la nuit, ne dormant pas,  
Ils [les malades] s'agitent entre leurs draps  
Songeant qu'aux alentours, de village en  
[village,

Les brouillards blancs sont en voyage,  
Voudraient-ils ouvrir la porte,  
Pour que d'un coup la fièvre les emporte,  
Vers les marais des landes  
Où les mousses et les herbes s'étendent  
Comme un tissu pourri de muscles et de  
[glandes

Où s'écoute, comme un hoquet,  
Un flot pâteux miner la rive,  
Où leur corps mort, comme un paquet,  
Choirait dans l'eau de bile et de salive.  
Mais la lune, là-bas, préside  
Telle l'hostie  
De l'inertie .

Les paysans du 19<sup>ème</sup> siècle entraînent avec eux les tourbières dans le domaine du folklore et leur transmettent leurs présumées qualités : simples, rudes, mais vraies, «naturelles» et à l'abri de l'influence pernicieuse de la civilisation moderne.

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, et surtout après la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, les progrès économiques s'accélérent. La pratique du tourbage devient le fait soit de professionnels qui emploient des méthodes d'exploitation que l'on peut qualifier d'industrielles, soit de communautés rurales qui n'ont plus que des droits d'usage très restreints, soit d'individus isolés qui vivent plus ou moins en marge de la société. Le géographe Albert DEMANGEON évoque ces problèmes dans son ouvrage de 1905, « La Picardie et les régions voisines ». Entre 1880 et 1901, la production de tourbes diminue de moitié dans le département de la Somme, des trois quarts dans le Pas-de-Calais, et les tourbiers des vallées doivent rechercher du travail ailleurs. Le marais devient un lieu de solitude...

« La plus grande activité des tourbiers se développa au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'invention du grand louchet par Eloi Morel, de Thézy-Glimont sur l'Avre, permit d'extraire la tourbe jusqu'à 8 mètres au-dessous du niveau de l'eau et d'atteindre les bancs de meilleure qualité. En même temps la disparition des forêts et la cherté du bois firent regarder la tourbe comme une matière précieuse dans ce pays dénudé ; pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux règlements assurent la police du tourbage. Avec les progrès de l'industrie, la tourbe prit une valeur plus grande encore.[...] Pendant la Révolution, le partage des communaux étendit encore l'exploitation et la vulgarisa : des vallées entières se creusèrent d'immenses excavations, profondes de plusieurs mètres, véritables lacs d'eau claire où les bateaux peuvent circuler. Mais une nouvelle réglementation intervint qui modifia l'exploitation, en même temps que la concurrence de la houille la ralentissait pour toujours.[...]

Ils [les tourbiers] vivent d'une existence isolée, au fond des marais, dans leurs chaumières d'argile, toutes basses et frêles, badigeonnées de chaux sur les murs, de goudron sur le soubassement ; presque toute l'année, ils travaillent là, dans les brouillards, sur une terre humide, coupée de canaux et de clairs.[...] La diminution des communaux a réduit l'étendue des pâtures qui nourrissait leur vache ; la tourbe se vend moins ; aussi voit-on maintenant les tourbiers quitter leur vallée pour se louer pendant la moisson aux cultivateurs du plateau ; la récolte terminée, ils reviennent à leur marais, passent l'hiver misérablement, puis vers le mois d'Avril, ils regagnent en barque le bord de l'étang sur lequel leur dur labeur les retiendra jusqu'en Juillet.[...]

Toute ces vallées tourbeuses, avec leurs forêts de peupliers, leurs fourrés de joncs et de roseaux, leurs clairières d'eau dormante, leurs solitudes brumeuses, leurs chétives cabanes et leurs pauvres habitants laissent au voyageur l'impression de quelque coin de la nature primitive, oublié là par l'homme au milieu de son domaine et de ses œuvres. »

Albert DEMANGEON, La Picardie et les régions voisines – Artois – Cambrésis – Beauvaisis – Paris, 1905.

**PREFECTURE DE LA SOMME.**

**VALLÉE DE SOMME**

**DESSÈCHEMENT**

**ASSAINISSEMENT & MISE EN VALEUR**

des Marais communaux et particuliers, situés, sur la rive  
gauche de la Somme, entre Hangest et Pont-Remy.

**ENQUÊTE**

En 1863 ...



# LE DERNIER TOURBIER DE LA VALLEE

Renaissance d'une très vieille et grosse industrie de Picardie ? Non, pas exactement. Respect d'un usage des « vieux », fidélité à une tradition ? Certainement.

Si l'on suit actuellement la route du Catelet à Long, au milieu des plus beaux des étangs qui miroitent entre Amiens et Abbeville, on peut être étonné d'apercevoir, à gauche, les taches noires que font, sur le tapis de la prairie, des piles de « mottes » de tourbe. On vient de découvrir l'unique petite tourbière qui soit encore ouverte dans le département.

Le vieux mot de « maintenir » nous

est moins familier qu'aux gens du Midi ; empruntons-le pour qualifier M. Julien Focquet, de Long, de mainteneur d'une activité propre à la région que nous habitons. Il n'a jamais, nous dit-il, cessé de « s'cier », dans le vaste marais communal, une provision de tourbe à son seul usage personnel ; car la tourbe ne se vend plus, même dans les périodes de haute prise des charbons ; ce qui est bien le cas présent.

Le dernier habitant de la vallée, qui « va à tourbes », méritait bien que fut publié son portrait « en action ». Cette première image le montre les pieds sur la

« ligne », planche fixée par des chevilles au bord de l'entaille, de « ch' treu » ; ainsi le tourbier avise, lors de ses efforts, de s'enfoncer dans la berge molle, glissante. Le moment soisi est celui où le « grand louchet », retiré de la « bon-

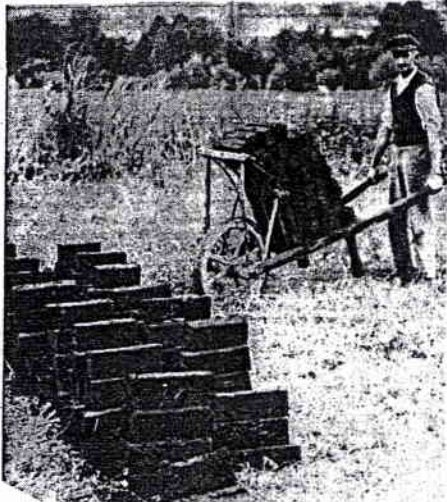
en plus grands, « gâternes, tières, piles », ou cours des deux ou trois mois où elles sécheront sous la double action du soleil — s'il y en a — et des vents. Même si la pluie ne vient pas retarder la dessiccation, la tourbe, quand elle est amenée au

quet nous montre, à quelque distance son chantier, des prairies couvertes, et plus de gazon ras, mais de plus hautes herbes, prèles, apilées roses, chardes jaunies... Ce sont des tourbières peines entamées, découronnées par hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne disaient que du « petit louchet », sorte bêche à ailerons coupants, n'élevant que soixante-dix ou quatre-vingt centimètres de la tourbe superficielle, la moins bon marché, à peine feutrée, ce « boustir » était si peu consistant qu'il le fallait verser dans des coissettes de bois aux dimensions d'une motte ; c'était la « tourbe moule ». Sous le monteau de ces herbes restes, n'en doutons pas, une réserve chaleur, d'énergie, un capital que l'avenir accordera sans doute une valeur, quand la dernière mine de houille aura livré son dernier wagon, le dernier puits de pétrole sa dernière tonne. tourbière, elle, ne s'épuise pas ; le moment mais de façon continue, elle se forme ; comme le bois, c'est un comble qui naît devant nous.

Il y a seulement un demi-siècle, en 1889, dans notre département, le plus riche en tourbières (13.000 hectares) 38.000 dans l'ensemble de la France 157 tourbières, tant communales particulières, avaient occupé 2.000 vriers ; la production avait été de 70 tonnes, d'une valeur de 680.000 fr. Mais il y a vingt ans, en 1919, n'étaient plus recensés que 12 exploitations, 30 vriers, 3.500 tonnes estimées 66.000 fr. Et depuis 1925, le rapport annuel l'ingénieur des Mines adresse au Cc général constate chaque fois que l'irrigation de la tourbe n'est plus pratiquée, la vallée de la Somme ou dans celles des affluents.

Ce n'est pas ici la place — il le dira grande — de détailler les causes de cette disparition : focielle arrivée, et des chemins de fer, du charbon très cher ; difficultés de recruter la main d'œuvre pour un travail rude et seule temporaire ; défauts de la matière et encombrante, aqueuse, exigeant un ouvrier, malodorante, grande produ de cendres pour l'annus des ménages.

Pas davantage on ne dira comment pays grands tourbiers, Allemagne Nord, Suède, Hollande, Irlande, Co



Le tirage au grand louchet.

quette », ramène une « pointe » de tourbe ruisselet, longue de quatre-vingt centimètres. Ce grand louchet fut inventé en 1785 par Elias Morel, de Thézé ; il est juste qu'un modeste monument rappelle son souvenir sur la place de ce village et qu'une rue aménoisée porte son nom, car il a permis aux Picards de beaucoup mieux profiter du sous-sol de leurs vallées, pendant plus d'un siècle. L'instrument très simple est fait d'une coisse métallique ouverte sur le devant et à bords tranchants, fixée à l'extrémité d'une perche de six mètres. L'homme l'enfonçait verticalement, puis l'arrête à lui en décollant la pointe mouillée dans la coisse. En se sautant, il vide cette longue cuillère, cette louche, sur le pré. Lui-même, plus souvent un aide, divise la pointe avec « l'copoère », un coutelet, en quatre « mottes » longues de vingt centimètres.

village, renferme encore un quart de son poids d'eau.

Ce dernier tourbier, on devait le rencontrer à Long, dont l'église moderne apparaît, toute blanche, dans le lointain du premier cliché. Ce grand village a été comme une capitale du tourbage, comme il reste un des centres les plus réputés de la chasse à la hutte et de la pêche du brochet. Autour de ses étangs, de ses « entailles » (dans son sens exact, le mot ne doit être appliqué qu'à une ancienne tourbière « entaillee » à coups de louchets), les diables de tourbes atteignent sept ou huit mètres d'épaisseur ; celle de meilleure qualité, la plus « faste », compacte et noire, est naturellement la plus profondément enfoncée. Celle-ci repose sur un lit d'argile et de sable, de très ancienne vase d'où sont toujours raménés par la sangle des coquillages marins, surtout des « herons »

Extrait d'un journal de la fin des années 30...

Les mêmes instruments, les mêmes gestes, les mêmes usages sont inlassablement décrits au fil des études et des articles.

« Une odeur vous prend à la gorge,  
Forte, âcre, effluve violent,  
A croire qu'un soufflet de forge,  
En pousse vers vous le relent.  
Senteur de toute une contrée,  
Sueur même de ce terroir,  
C'est la tourbe au printemps tirée  
De l'entaille, immense miroir. »

Cet extrait d'un recueil de poèmes de Léon Duvauchel ( Poèmes des Picardie, Paris, 1903) est reproduit à maintes reprises dans les publications consacrées à la tourbe. L'identification se fait aussi par le biais de l'odeur, un autre élément potentiel du paysage aussi peu exploité que le son.



Un watergang des marais de Saint-Omer...



En costume folklorique sur les rives de la Sensée...

Photographies d'Augustin Boutique, datant de la fin 19<sup>ème</sup> – début 20<sup>ème</sup> siècle, présentées dans « Le Nord : Paysages d'eau » (ainsi que la photographie de la première page de l'article), Photothèque Augustin Boutique-Grard, Conseil Général du Nord, Douai, 1997.

C'est à un véritable travail d'ethnologue que se livre Alphonse de Châteaubriant en Brière. La façon dont il relate sa rencontre avec les Briérons dans son livre « Au Pays de Brière » publié en 1923 (Ed. J. de Gigord, Paris), fait penser à la confrontation d'un explorateur avec une tribu de la brousse. Les habitants des marais sont les « hommes noirs », noirs de la tourbe qu'ils brûlent dans leurs chaumières et noirs des brûlures du soleil.

Pour A. de Châteaubriant, le marais est encore foncièrement hostile, étranger. Il est d'un autre monde. Mais, au-delà de l'évocation, d'ordre strictement culturel, des époques révolues, il représente aussi un souvenir de jeunesse : la découverte, par ce petit bourgeois de la ville, de l'existence d'êtres humains troubles, inquiétants.

La fascination qu'exerce sur un enfant un pauvre bougre de Briéron venu en ville vendre sa tourbe conduira, bien des années plus tard, à un émerveillement devant le spectacle du marais.

La Brière et ses habitants s'en trouvent imbriqués, liés par une sorte d'osmose.

« ...Je me souviens...il en vint un à la maison, un soir d'octobre, comme nous faisons nos devoirs, ma sœur et moi, assis à la grande table ronde où nous avons notre place tous les jours à notre rentrée de classe. Notre gouvernante cousait près de la fenêtre. Tout d'un coup la sonnette retentit et la domestique entra, en disant :

- Madame, c'est un Briéron.

« Un Briéron », cela avait un sens parfaitement complet en soi-même, car notre gouvernante demanda :

- Combien les vend-il ?

- Il dit : cinq francs le mille.

- Et bien, faites-le entrer.

Faites-le entrer ! Nous nous regardâmes avec anxiété, ma sœur et moi, car cette phrase était de mauvaise augure, notre père s'en était servi un jour : on avait sonné... Qu'est-ce que c'est ? – Monsieur, c'est un ours. – Un ours ? – Un ours, avec son montreur. –Faites entrer, avait dit mon père, cela amusera les enfants. Nous poussions des cris de terreur.

Le Briéron entra. Je n'osai pas me retourner, mais je vis ma sœur devenir blanche comme une morte. En un clin d'œil je mesurai le péril : chez nous, près de nous, au-dessus de nous, se dressait **l'homme noir** !

Figurez-vous un diable, avec des yeux de laque et quelques poils sur l'os du menton. Il se terrait silencieusement, appuyé contre le jambage de la porte. Il ne s'était même pas découvert. Son petit chapeau enfoncé rabattait le haut de ses oreilles pointues frottées de suie. Il ne parlait pas, il nous regardait. Il regarda même mon cahier. Et puis, je ne sais plus. Notre gouvernante tenait une motte dans sa main, la soupesait, l'examinait, prétendait qu'il en existait de plus sèche, qu'il surfaisait sa marchandise. L'homme se défendait d'une voix qui était un roulement rauque ; et ce que je reverrai toujours, toujours, c'est, dans sa longue main croche, dans sa main de charbon bigarrée de rose, dans sa main d'Ethiopien, dans sa main de singe, les ronds d'argent que notre gouvernante y déposa.

Il partit, nous respirâmes.[...]

- La voiture pour Saint Joachim, s'il vous plaît ?...

Une grosse femme, fumante comme une soupe, se présenta du fond d'une cuisine en flammes.

- C'est la carriole qui est à la porte, vous n'avez qu'à monter. [...]

Quelques instants après nous roulons, nous volons. [...] Autour de nous, la plaine, l'espace, l'immensité ; le vent, un vent frais, mouillé, qui sent à pleines narines le fond de l'outre d'Eole.

Cette étendue, sous ses nappes d'eau couleur de mercure, paraît être le séjour d'astéries et de méduses gigantesques. [...]

Ténèbres d'un village perdu. Quelques lampes veillent...

Je suis chez les Briérons, chez les hommes noirs, chez les lents passagers du grand fleuve qui se perd derrière moi dans l'océan de mon enfance.[...]

Je veux voir des chaumières... je veux voir et toucher les grands bonhommes calcinés, je veux parcourir ce pays d'eau morte et ranimer, si c'est possible, la fête de mes émotions d'antan. [...]



Cl. Le Boyer

... le chemin était bordé de vieilles chaumières grises, terreuses...

La Brière se déployait sous mes yeux, un canal s'y dirigeait, presque tout de suite il disparaissait sous le voile léger et mystérieux des roseaux.

Cà et là se déployaient sous un maigre tapis d'herbes, des régions de terres tourbeuses, dans lesquelles, tout récemment, on avait creusé de profondes entailles.

Ces noires blessures, et les tas de mottes dressées tout auprès, les uns en forme de mulons, les autres rectangulaires comme des mausolées, donnaient à tout ce pays une physionomie plus triste encore.

Et toujours les roseaux, l'eau, le silence, le désert, et au-delà, dans la brume, une ceinture bleuâtre de petites collines.

La Brière ! Sorte de mer morte dont le flot aurait été brassé avec les bas-fonds. Une seule petite route traverse cette morne terre, soumise depuis l'ère des grandes révolutions cosmiques, à un indéfectible silence.

Il me semble voir au loin une pauvre creusée jusqu'aux os par la famine. Des lambeaux d'étoffe verte et brûlée s'écrasent sur ses côtes nues, et elle grignote une nourriture sèche et rousse. Mais peut-être suffit-il à cette pauvre contre la désespérance du vent qui souffle sur elle, le cri vertigineux des trains qui passent au loin.

Malgré le manque d'arbres, l'absence de toute habitation visible, l'aspect de cette plaine ne me faisait naître aucune idée de dénuement ; mais il s'en exprimait plutôt une sorte de neutralité transcendante, si je puis dire, aussi distante de la couleur que de l'effacement, de la détresse que de la joie.

Pas une voix, pas un écho, à la surface de cette plaine fluide ne semblait remonter le mutisme épais des profondeurs. C'était impressionnant. Hors de l'obscurité, le silence nous semble toujours outrepasser son empire.[...]

Pendant plusieurs semaines, j'allais encore vivre dans ce pays, m'y nourrir de rêveries suscitées par un silence de plusieurs milliers d'années...

J'allais, moi, homme vivant par la vertu des variations incessantes, vivre au milieu de ces roseaux dont la houle ressemble à un mouvement de nuages, de ces eaux croupies par l'attente éternelle d'un second déluge. Bas-fond d'un arrière pays, la Brière reste perdue dans l'immense solitude de ses eaux et de ses tourbières.[...]

Le Briéron ne fait pas de bruit, on ne l'entend jamais venir, non seulement parce qu'il glisse sur l'eau, mais parce que tout son être répond à la constante volonté de voir et de ne pas être vu.

Son petit œil de tourbe observe toute chose avec méfiance, et sa méfiance n'a d'égale que sa ruse, sa ruse que sa taciturnité, sa taciturnité que le désordre farouche de sa barbe. Mais surtout ce qui fait du Briéron un homme à part, c'est qu'il possède son pays.

Debout, planté sur son noir chaland effilé, il se confond sous sa vêtue de rat d'eau avec la haute berge de tourbe, que dépassent seul son chapeau clabaud et sa figure ombrageuse.[...] Il apparaît formé des multiples enfantements de cette Brière qui l'a créé de son eau de vase et l'a fait surgir de ses profondeurs aquatiques. [...]



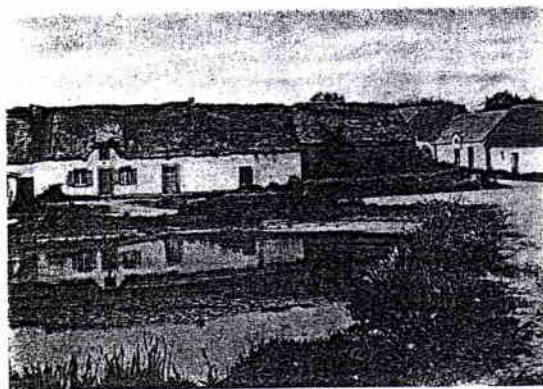
Cl. Le Boyer

... l'immense solitude de ses eaux et de ses tourbières...

De temps en temps, le soleil, par un interstice de nuages, envoyait un rayon qui se déplaçait avec la marche de la nuée et sous cette haute voûte sombre, l'eau était grise, métallique, opaque, les roseaux se détachaient en noir dans le contre-jour.

Au loin, une charrette de mottes s'éloignait entre les saules, suivie de trois femmes coiffées de mouchoirs blancs qui leur tombaient en pointe entre les épaules.

Puis, soudain, le soleil perça le nuage, de son foyer s'irradièrent mille rayons, et le marais fut changé en un grand lac de lumière. »



Village briéron

Cl. Bernard

Demain, je quitte la Brière.

J'ai pris le blin d'Aoustin et suis parti, ce soir pour la dernière fois, à travers curées et chalandières...

A mesure que j'avance, j'admire la variété dans la délicatesse et l'harmonie du chant de la lumière sur les eaux.

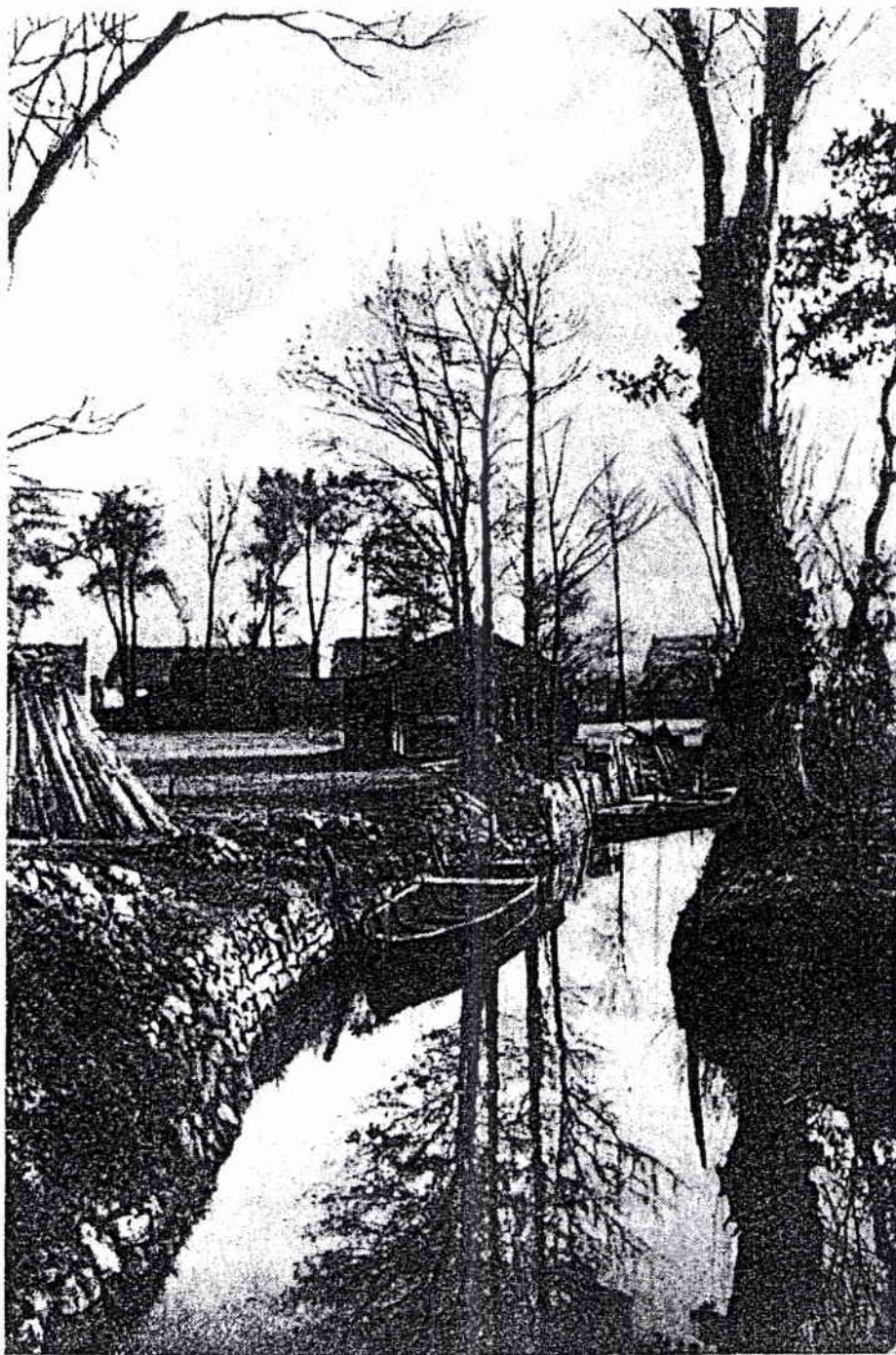
Mille combinaisons de couleurs surgissent et mille dessins onduleux et souples, des couronnes de vermeil dans des clartés solaires lentement se déroulent en rubans de moires sereines, qui traversent comme par l'effet d'une incantation magique, les clapotis frémissants.

Plus loin, dans l'étain liquide dort un soleil pâle,

145

Extraits de «Au Pays de Brière» d'Alphonse de Châteaubriant, J. de Gigord, Paris, 1923.  
(ainsi que la photographie de la page suivante)

Changement de tableau ...



Cl. Bernard

Le formidable développement des sciences de la nature aux 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles va modifier de façon notable la façon d'apprécier les tourbières.

Tout d'abord, le terme lui-même acquiert son sens actuel. Initialement simple lieu où l'on exploite la tourbe, la notion de « tourbière » implique un milieu humide où une certaine végétation produit de la tourbe, la tourbe ne désignant plus la brique destinée au chauffage, mais la matière même de la tourbière, matière végétale imparfaitement décomposée. Dans les siècles précédents, cette matière avait pour nom « mollingue » dans le nord de la France, terme repris d'ailleurs dans les décrets royaux. Cette définition précise des tourbières permet de mieux dessiner leurs caractéristiques, leur originalité, leur existence même.

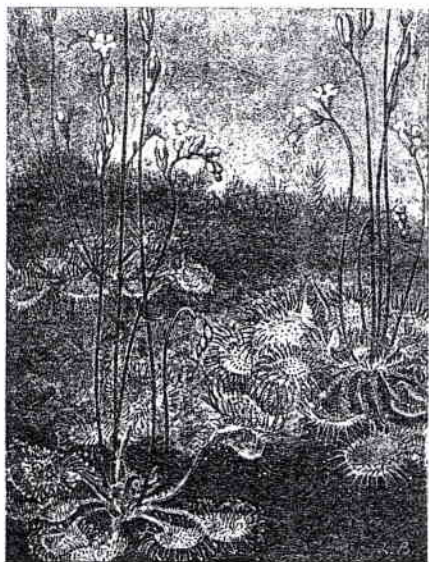
Mais, bien plus encore, les tourbières perdent tout aspect négatif quant à leur valeur esthétique ; d'espaces vides, elles se remplissent de vie et de sens. Cela peut sembler paradoxal dans la mesure où l'on considère souvent que le paysage relève du domaine artistique et qu'il est le fruit d'une « artialisation », pour reprendre le terme d'Alain Roger, du milieu naturel. Ici, c'est la démarche naturaliste qui amorcera la valorisation esthétique des tourbières en tant qu'éléments paysagers.

Léo Lesquereux est un des premiers scientifiques à réhabiliter les tourbières (cf. Quelques recherches sur les marais tourbeux, Neufchâtel, 1844). Pour lui, elles ne renferment aucune substance malsaine ou dangereuse ; bien au contraire, il en boit l'eau « sans éprouver la moindre incommodité », et ne ressent aucun dégoût quand il « avale le liquide contenu dans les sphaignes, en le faisant jaillir par compression ». De plus, il analyse très finement le processus de formation de la tourbe ; ses conclusions sont encore valables de nos jours. Il explique l'aversion générale pour les tourbières par des motifs plus humains que scientifiques, et place sans doute ainsi le problème à son juste niveau : « Le préjugé [défavorable] subsiste cependant, et il ne sera pas sans doute déraciné de sitôt. Car, pour excuser son égoïste incurie, l'homme s'applique à trouver aux œuvres de Dieu un côté faible, defectueux ou nuisible. D'ailleurs, nous le savons tous, il est très difficile de persuader ceux qui ont pour eux la raison la plus opiniâtre, celle de l'intérêt ».

Les botanistes de terrain, nombreux à la fin du 19<sup>ème</sup> et début du 20<sup>ème</sup> siècle, prospectent systématiquement leur région. Les caractéristiques floristiques des tourbières se précisent et certaines plantes s'avèrent strictement associées à ces milieux, et donc rares. On découvre des curiosités, comme les plantes carnivores, ce qui donne lieu à un débat quant au bien-fondé de l'emploi du terme « carnivore ». Les recherches se poursuivent sur le mode de formation de la tourbe, sur les différents types de tourbières, sur leur répartition. Tout ceci vient confirmer la nature originale et fragile des tourbières. Mais ces études sont de bien peu de poids face aux pressions économiques qui continuent à prôner le défrichement et le drainage. La destruction s'accélère. Les naturalistes y assistent, impuissants.

L'abbé Masclef, professeur de sciences naturelles au Petit-Séminaire d'Arras, constate, dans son « Catalogue raisonné des plantes vasculaires du département du Pas-de-Calais » (Arras, 1886), que « l'action de l'homme sur la végétation spontanée est bien remarquable. Ainsi, la flore de nos grands marais tourbeux s'est sensiblement appauvrie, depuis un demi-siècle environ, par suite des travaux de dessèchement qui tendent à les convertir complètement en prairies et en champs cultivés. Des plantes intéressantes comme *Drosera rotundifolia* [...] sont disparues des marais d'Emmerin, près de Lille. [...] Nos beaux marais du littoral ne tarderont pas à subir le même sort. L'on peut facilement prévoir que les travaux de ce genre, pratiqués tous les jours dans ces marais, en feront disparaître, dans un avenir peu éloigné, les derniers débris de notre vieille flore indigène, comme *Gentiana pneumonanthe*, *Utricularia minor*, *Alisma natans* et *Carex limosa*. »

Dans les années 50, le botaniste douaisien Berton voit la tourbière de Sin-le-Noble disparaître sous un terril minier. Il ne peut que le déplorer, aucune mesure légale de protection n'existant à l'époque. Les Houillères sont les maîtres absolus.



Rosolis à feuilles rondes — *Drosera rotundifolia* L.  
Juin — septembre — Grand nat.



Grassette vulgaire — *Pinguicula vulgaris* L.  
Mai — juin — Grand nat.

Ces deux gravures sont extraites d'un petit manuel de poche destiné aux botanistes de terrain, « Les Fleurs des Marais, des Tourbières, des Cours d'eau, des Lacs et des Etangs » écrit par A. Camus et édité dans la collection de l'Encyclopédie Pratique du Naturaliste par les Ed. Paul Lechevalier, Paris, 1921. L'influence de la pollution sur les végétaux y est bien décrite ; par contre, le caractère « carnivore » des Rosolis (*Drosera* sp.), avancé par Darwin, y est encore signalé au conditionnel : « cette plante [*Drosera rotundifolia*], ainsi que les autres *Drosera*, est considérée par beaucoup de botanistes comme carnivore. Les feuilles irritables retiennent et emprisonnent les insectes qui seraient digérés par la pepsine sécrétée par les poils glanduleux ». La même réserve est émise en ce qui concerne la Grassette (*Pinguicula vulgaris*) qui n'est encore, à l'époque, qu'« assez rare aux environs de Paris » : les feuilles sont « munies en dessus de poils cristallins laissant exsuder un enduit mucilagineux retenant les insectes (les digérant d'après certains auteurs) ».

Il faut attendre les dernières décennies du 20<sup>ème</sup> siècle pour que les tourbières soient reconnues par la gent politique sous la pression de la vague écologiste, phénomène à la fois scientifique et social. Les données accumulées par les naturalistes permettent de faire accéder les tourbières au statut d'espaces naturels.

De déserts sinistres, elles se métamorphosent en milieux prestigieux, riches de vie et de diversité.



Le Professeur de Botanique Jean-Roger Wattez photographiant des Linaigrettes dans la tourbière de Cucq-Villiers. Cette tourbière a été décrite dans sa thèse de doctorat d'Etat (1968) ; elle a failli disparaître, dans les années 70, sous les débris de la station balnéaire du Touquet-Paris Plage et a été sauvée in extremis.

Elles s'enrichissent de nouvelles qualités. Elles deviennent « ambiguës » (par les plantes carnivores qu'elles abritent, plantes qui tiennent de l'animal), « vivantes » (par la tourbe qui continue à s'y former), fragiles et « sensibles » (et dignes d'être protégées) ; ce sont des « mémoires » (par le pollen qu'elles renferment, ou les cadavres...), des sanctuaires (par les plantes des périodes glaciaires qui s'y maintiennent)... Elles se visitent et s'aménagent, trouvant leur place dans le paysage.

Mais, même domestiquées, elles gardent un côté inquiétant et dangereux qui apporte le frisson .

Il en reste quelque chose de sauvage...

## Le Désert

Les maisons construites dans ce matériau traversent les siècles. Il n'est pas rare de trouver des fermes dont la construction date des  $XV^e$  ou  $XVI^e$  siècle. Solidement ancrées sur le sol, elles sont indissociables du paysage et composent un terroir sur lequel le temps ne semble pas avoir d'emprise. Certes, le travail des granitiers a évolué. S'ils fournissent toujours les matériaux nécessaires à la voirie, ils contribuent aujourd'hui à la réalisation de grands édifices urbains destinés à la postérité.

► **La pierre indestructible a nourri l'imagination** et les croyances locales. Sur les collines de Monthault, la Roche criante, de 13 m de longueur et 5 de largeur, était censée favoriser le mariage des jeunes filles. Elles devaient simplement se laisser glisser sur la roche et déposer un morceau d'étoffe pour voir leurs vœux exaucés. Les glissades successives ont laissé une trace indélébile témoignant de cette croyance. ■

Les tourbières sont des écosystèmes fragiles très souvent protégés.



## Nos adresses

Pays d'accueil de Fougères, tél. : 02 99 94 60 30.

Office de tourisme de Fougères, tél. : 02 99 94 12 20.



Sphaigne.

## Découverte

### LE JARDIN DES CINQ CONTINENTS

Conçu en 1994, le parc floral de haute Bretagne n'est pas un jardin, mais une succession d'enclos fleuris évoquant les continents. Dans les dédales d'un jardin perse, inspiré des jardins d'eau islamiques dont il reprend les symboles, les cyprès et les lauriers-roses accompagnent le promeneur. Sur les vestiges d'un potager d'autrefois entièrement clos de hauts murs, le jardin antique remonte le temps. Sous le ciel de Bretagne, les massifs d'hortensias évoquent une agora athénienne. Vallon des poètes, Jardin japonais, Vallée des rois, les noms évocateurs des onze jardins traversés constituent un parcours original.

Ouvert jusqu'au 31 septembre tous les jours de 14 h à 18 h, et, du 10 juillet au 21 août à partir de 10 h 30 les dimanches et jours fériés. Entrée 43 F. Tél. : 02 99 95 48 32.

## Savoir-faire

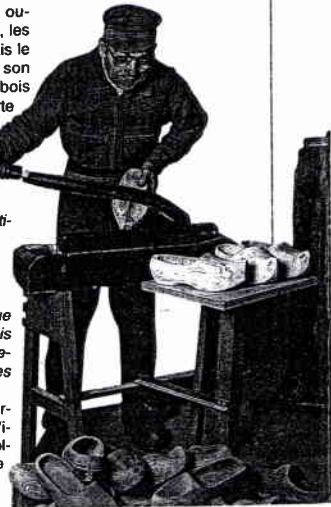
### LES SABOTS DE PARIGNÉ

Jean-Yves Levacher est sabotier depuis l'âge de quatorze ans. En 1977, il succède à son père, installé à Parigné depuis 1938. L'entreprise employait alors trois ouvriers. Avec les années, les ventes ont diminué, mais le sabotier reste fidèle à son métier. La semelle de bois destinée à être recouverte de cuir est venue donner de l'oxygène à un très petit marché.

"Ce qui compte pour moi, c'est de continuer à vivre de cette activité", commente le sabotier, "je veux travailler avec les mêmes exigences de qualité que mes ancêtres. Je choisis des bois qui ne s'éclateront pas après quelques mois d'utilisation."

Loïn de l'étiquette du dernier sabotier d'Ille-et-Vilaine, qui pourrait lui colter à la peau, il préserve

les règles d'un métier auquel il a consacré toute sa vie. Jean-Yves Levacher, 41, rue de la Mairie, 35133 Parigné. Tél. : 02 99 97 22 15.



## Nature

### LES RICHESSES DE LA TOURBIÈRE

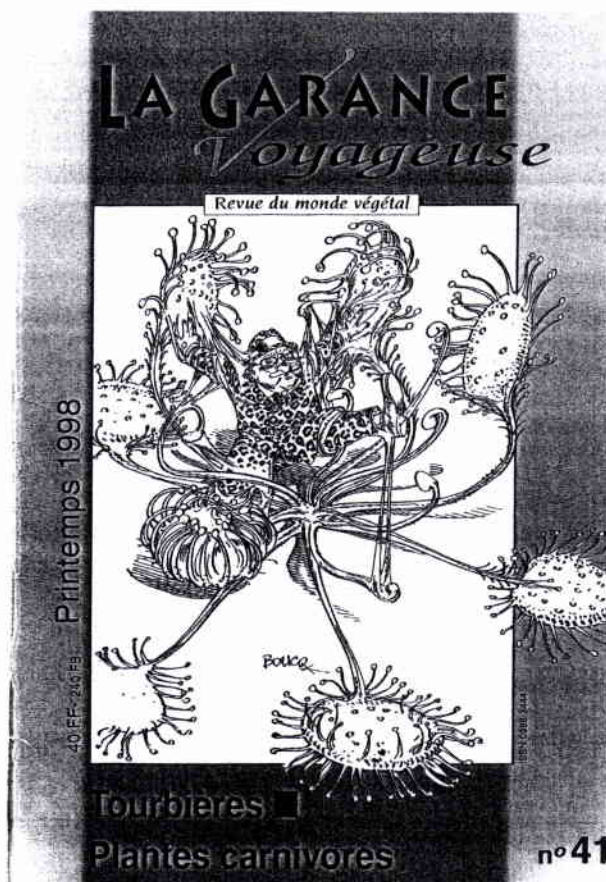
Sur la commune de Parigné, la tourbière de Lande-Marais fait un peu figure de vestige. Sauvée grâce à l'action du conseil général, la tourbière de Parigné a subi les assauts de l'homme au fil des siècles. D'abord asséché, puis utilisé pour la production commerciale de tourbe, le site est maintenant un lieu de visite abritant une faune et une flore très riches.

Née de la décomposition des sphaignes, des mousses qui se développent très lentement (3 mm par an), la tourbe forme aujourd'hui une couche de 2 m d'épaisseur. Extrêmement acide et pauvre en éléments nutritifs, la tourbe a facilité le développement de plantes rares comme le droséra, plante carnivore. Elle a aussi permis de retrouver des graines fossilisées vieilles de plusieurs siècles. Accès libre du 1<sup>er</sup> juin au 15 octobre. Visites guidées, tél. : 02 99 97 36 54.

Rustica, revue initialement consacrée au jardinage, a abordé par la suite d'autres sujets. C'est ainsi qu'une rubrique traite des particularités naturelles ( faune, flore, géologie), humaines ( architecture, métiers traditionnels, musées...) ou mixtes (types d'agriculture, paysages) de petites régions situées en France ou dans les pays limitrophes.

Ici, un extrait du n° 1589 du 7 juin 2000, ayant pour sujet « le Désert », terroir de Bretagne situé près de Fougères. Sont associés les aspects naturel, avec la tourbière de Lande-Marais, et culturel, avec le sabotier.

La 1<sup>ère</sup> de couverture du n° 41 de « La Garance Voyageuse » où tourbières et plantes carnivores sont en vedette...



**LES TOURBIÈRES C. BOUCHARDY**

Filles des glaces et du feu, les tourbières d'Auvergne sont nées il y a 10 000 ans de la fonte des glaces et du volcanisme. Le film raconte comment s'est formée la tourbe qui garde en mémoire les événements climatiques, tout en préservant des plantes rarissimes, vestiges des époques glaciaires, telles les plantes carnivores.



**LES TOURBIÈRES**

Durée : 26 min.

A) VHS SECAM ou PAL :	149 F 22,71 €
B) PRÊT et CONSULTATION :	229 F 34,91 €
C) PROJECTIONS :	550 F 83,85 €

Un film vidéo de C. Bouchardy, proposé dans le catalogue 2001 « Nature-Environnement » de Fifo-Distribution. Dans la présentation générale, sont mis en avant les contrastes, les aspects paradoxaux ou surprenants...La cassette décrit les tourbières sous les angles naturaliste et paysager.



ESPACE

La tourbière est un type particulier de marécage où s'accumulent des matières végétales non décomposées qui forment la tourbe. Les tourbières occupent environ 1 % de la surface terrestre, principalement dans les régions froides et pluvieuses comme l'ouest de l'Irlande ou le centre de la Finlande. En France, on les rencontre dans les régions arrosées de moyennes montagnes : Massif central, Jura et Vosges. Milieux de vie exceptionnels, riches d'une grande biodiversité, les tourbières sont rares et fragiles. Hélas, elles font l'objet de mesures de protection depuis quelques années en Europe.

**Page précédente :**

- Tourbière des Vosges.
- Tourbière du Massif central.
- Tourbière colonisée par des espèces de la toundra et de la forêt.

**Ci-contre :**

- Feuille de *Sphagnum* (plante carnivore) d'une tourbière du Massif central.
- Sphagnum avec spongiaires sur une tourbière. Les sphagnum sont des mousses inféodées aux tourbières. Leurs tiges serrées les unes contre les autres y forment des tapis denses et spongieux. Gorgées d'eau, elles améliorent dans leur environnement un micro-climat froid qui leur est favorable. Lorsqu'il fait chaud, elles transpirent, ce qui a pour effet de rafraîchir la température ambiante.



Gilles Clément, un paysagiste « hors norme » pour reprendre l'expression d'un journaliste, ne se contente pas de « dessiner des jardins » (définition du Petit Robert), mais aborde le paysage et les éléments qui le composent, naturels ou autres, d'un point de vue plus large, plus planétaire. Le jardin a franchi son muret de pierres moyenâgeux, ou sa clôture barbelée, et s'étend désormais à la Terre entière. Mais le jardinier est toujours le même, l'homme...

Les tourbières, « milieux de vie exceptionnels, riches d'une grande biodiversité » participe à son livre « Le Jardin Planétaire » publié en 1999 chez Albin Michel à l'occasion de l'exposition présentée à la Grande Halle de la Villette (sept 1999-janv 2000). Elles s'opposent, dans le chapitre intitulé « L'Assemblage », aux rizières, milieux également humides, mais hautement artificiels et très répandus sur la planète.



**D**iversité  
et richesse  
des paysages  
de marais

Le tout récent « Paysages de Marais » écrit sous la direction de Pierre Donadieu (Ed. Jean-Pierre de Monza, Paris, 1996) dessine marais et tourbières sous leurs nouveaux éclairages, naturaliste, historique, mystique ou esthétique... Il cerne la relation contemporaine qui lie l'homme et les tourbières, basée tout à la fois sur la sensation fine et la connaissance précise du milieu :

« Les paysages de tourbières offrent à l'homme une quintessence de ses rapports avec la nature mouillée, ni aquatique, ni terrestre. Même si la vue est comblée, il s'agit d'abord d'un monde tactile. C'est du sol que viennent les sensations. Il ne « répond » pas comme à l'ordinaire. L'assise de la marche – le niveau où le pas cesse de s'enfoncer – devient incertaine, imprévisible.

Teintes et formes inaccoutumées : les roseaux s'épuisent. La nappe de molinies, prairie généreuse et rêche, mi-bleutée mi-paille, se concentre peu à peu en touffes puis en touradons. Le tapis végétal se distend et ménage deux étages, entre lesquels la pesanteur et l'équilibre choisissent pour vous. Au sol – mais peut-on encore désigner ainsi cette épaisseur molle ? – s'organisent de subtils arrangements de textures et de couleurs, parfois superbement insulaires, parfois confluentes. On les sent animées de concurrences féroces, sous la moelleuse apparence de leurs formes qui s'entrechoquent en silence, sans heurts, dans une autre échelle de temps. La

gamme de teintes et de densités est très précisément graduée. Des coussins drus et sanguins, puis fauves, étouffent une bruyère ou chevauchent un vieux touradon étêté. De souples mamelons vert pâle et bronze nappent les interstices entre ces bosses. Plus au creux encore, là où miroite encore l'eau prisonnière, comme sur le point d'être expurgée, les sphaignes vertes, fluorescentes, paraissent dans ces demi-flaques où le végétal se liquéfie.

On hésite à nommer « terre » le support de ces combats somptueux. Là où elle affleure, la tourbe semble toujours avoir été indûment mise à nue. Les seules variations de sa noirceur homogène sont plutôt des effets de surface, brillance ou matité, qui traduisent sa fluidité relative, son degré d'imbibition.

Ici plus qu'ailleurs, la question de l'imbrication de la vie et de la mort est posée, de manière à la fois crue et nuancée ».

Et toute cette précision dans le détail des coloris et des sensations rappelle l'arrivée de Van Gogh dans les landes tourbeuses de la Drenthe :

« Très cher Frère,

Je voudrais te parler un peu d'un petit voyage à Zweeloo, le village où Liebermann a longtemps demeuré.[...]

Représente-toi une course à travers la bruyère, à 3 heures du matin, dans une petite carriole. [...] Quand il a commencé à faire jour, que les coqs se sont mis à chanter dans toutes les chaumières éparses sur la lande, tout, les maisonnettes isolées que nous dépassions, entourées de peupliers grêles dont on entendait tomber les feuilles jaunies, le vieux clocher camus dans un petit cimetière aux murs de terre et à la haie de hêtres, le paysage plat, la lande, les champs de blé, tout, tout offrait au regard les motifs mêmes des plus beaux des Corot. Un silence, un mystère, une paix comme seul Corot les a peints.

Il faisait d'ailleurs encore sombre, à 6 heures, quand nous sommes arrivés à Zweeloo. Que c'était beau l'arrivée en carriole dans le village ! D'énormes toits de mousse sur les maisons, sur les étables, les granges, les bergeries.

Ici, les habitations sont très écartées, entre des chênes d'une couleur bronze superbe. Dans la mousse, des tons d'or vert ; sur le sol, des gris rougeâtres, bleuâtres, des gris lilas foncé, jaunâtres, des tons d'une pureté indicible parmi le vert des champs de blé : noirs sur les troncs mouillés qui se détachaient sur la pluie d'or des feuilles d'automne, tournoyantes, fourmillantes, pareilles à des perruques détachées, emportées par le vent, à travers lesquelles on voit le ciel, ou encore attachées à des peupliers, à des bouleaux, à des tilleuls, à des pommiers.

Un ciel uni, nu, lumineux, pas blanc, mais d'une couleur lilas indéchiffrable, blanc seulement là où l'on voit courir des taches rouges, bleues, jaunes, un ciel qui reflète tout et dont on se sent comme enveloppé de partout, humide, et qui se fond dans une brume légère. Le tout ensemble se réduit à une gamme de gris délicats ».

...

A Vincent...

En définitive, deux mouvements se sont dessinés au fil des siècles.

L'un, issu de l'autorité royale et des grands propriétaires terriens, a discrédité les marais, les assimilant à des endroits stériles, improductifs au sein desquels les tourbières n'étaient bonnes qu'à être exploitées par la plèbe. Cette conception s'est propagée jusqu'à nos jours dans tout le monde rural, par l'intermédiaire entre autres des agronomes et physiocrates du Siècle des Lumières et des sociétés d'agriculture du 19<sup>ème</sup> siècle.

L'autre, apparu dans les milieux scientifiques, littéraires et artistiques du 19<sup>ème</sup> siècle notamment, a réussi à créer une nouvelle image des tourbières qui sont devenues des lieux d'étude et d'émerveillement, à la fois refuges de la nature indomptée et symboles de traditions rurales perdues.

Cette conception positive gagne peu à peu l'ensemble de la société actuelle qui s'ouvre aux problèmes écologiques, contraignant parfois la gent politicienne à des mesures conservatoires. Henri IV serait bien étonné de voir ça...

## BIBLIOGRAPHIE :

**SUBLIME** : voir « Le Paysage et la question du Sublime », ouvrage collectif publié à l'occasion de l'exposition du même nom présentée au Musée de Valence du 1<sup>er</sup> octobre au 30 novembre 1997, Réunion des Musées nationaux et Association Rhône-Alpes des Conservateurs, 1997.

**PAYSAN** : l'iconographie du paysan du 19<sup>ème</sup> siècle n'intéresse pas que les Européens. Les Américains sont de grands amateurs ( et acheteurs ) de ces images. Une étude très poussée a été faite par Richard et Caroline BRETTELL, conservateurs à l'Art Institute de Chicago. Elle est éditée en français par les Editions d'art Albert SKIRA (Genève, 1983) sous le titre «Les peintres et le paysan au XIXe siècle ».

**PAYSAGE** : de nombreux ouvrages ont traité de ce sujet très controversé, tiraillé entre l'esthétique, les sciences humaines et les sciences naturelles. On peut citer deux revues : « Pages Paysages » et « Les Cahiers du Paysage ». On pourra, en plus des ouvrages cités dans l'article, se faire une idée des différents points de vue et trouver des références bibliographiques dans « Mort du Paysage ? Philosophie et Esthétique du Paysage », Actes du Colloque de Lyon, sous la dir. De François Dagognet, Champ Vallon, collection Milieux, Seyssel, 1982 ; « La Théorie du Paysage en France », sous la dir. d'Alain Roger, Champ Vallon, coll. Pays/paysages, 1995 ; « Géosystèmes et Paysages, bilan et méthodes », Gabriel Rougerie, Nicolas Beroutchachvili, Armand Colin, 1991 ; « Du Milieu à l'Environnement, Pratique et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance », sous la dir. De Marie-claire Robic, Economica, 1992 ; « Histoire du Paysage français » de J-R Pitte, 2 vol., Ed. Tallandier, 1983 ; « Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages », coll. Ethnologie de la France, Cahier 9, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996 ; « Jardins et Paysages », J-Pierre Le Dantec, coll. Textes essentiels, Larousse, 1996, etc., etc.

**TOURBIERES** : outre l'ouvrage « Paysages de Marais » cité plus haut dans cet article, on trouvera toutes données d'ordre naturaliste dans « Le Monde des Tourbières et des Marais » par O. Manneville, coordinateur, V. Vergne, O. Villepoux et le Groupe d'étude des Tourbières, Delachaux et Niestlé, 1999.

Un livre, de Frédéric Blanchard et J-Patrice Matysiak, est également en préparation. Cet article en fera partie.

**A LA DECOUVERTE DES ANCIENS BULLETINS DE LA SOCIETE:  
RETROSPECTIVE  
III – LES ANNEES 1878 à 1880**

Par Maurice QUETU  
15, Rue Philippe de Commines  
80 000 Amiens

Le **bulletin n°67** du 1<sup>er</sup> janvier 1878 signale la découverte à Inchy-en-Artois (62), par M. Coolin de Plancy de *Mutilla europaea*, joli hyménoptère non encore capturé dans le Nord.

Le **bulletin n°68** du 1<sup>er</sup> février 1878 publie la liste des mousses de l'arrondissement d'Abbeville, d'après le catalogue raisonné de MM. De Vicq et Wignier. Le docteur Pelletan décrit les différentes pièces de la bouche des insectes et leur utilisation. R. Vion recommande avec passion l'étude de l'Histoire naturelle dès l'école primaire par des classes en plein air et l'examen des collections. La bibliothèque est à nouveau transférée au coin de la rue Gresset et de la rue Saint-Jacques.

Le **bulletin n°69** du 1<sup>er</sup> mars 1878 donne le compte-rendu de l'excursion géologique faite à Beauvais le 17 juin 1877 dans les carrières de sable de la butte de Bracheux.

Le **bulletin n°70** du 1<sup>er</sup> Avril 1878 contient une très longue liste de plantes rares trouvées à Guerbigny et Vismes au Val, notamment *Aquilegia vulgaris*, *Dianthus armeria*, *Centaurea solstitialis*, *Calendula arvensis* !

Le **bulletin n°71** du 1<sup>er</sup> mai 1878 reproduit une lettre de M. Lefebvre du 21 février proposant au maire d'Amiens la création d'un musée d'Histoire Naturelle qui aurait le grand mérite de sauver de la destruction les collections actuellement dispersées dans la ville, notamment la collection d'oiseaux donnée par la comtesse de Boubers.

Le **bulletin n°72** du 1<sup>er</sup> juin 1878 donne le compte-rendu d'une excursion faite par M. Debray, en juillet 1877, dans la vallée de la Bresle, avec *Herminium monorchis* en Haute Forêt d'Eu et *Tamus communis* en Forêt de Guimerville.

Dans le **bulletin n°73** du 1<sup>er</sup> juillet 1878, M. Debray signale la présence dans le bois de Prouzel et de Fossemanant d'*Anemone pulsatilla*, de *Barbarea stricta*, de *Sorbus latifolia* et de *Vallerianella auricula* (= *rimosa*).

Le **bulletin n°74** du 1<sup>er</sup> août 1878 donne le compte-rendu de l'excursion du 10 juin 1878 à Péronne, notamment dans le bois de Rocogne où de nombreuses espèces sont capturées par les entomologistes. Il note la présence de *Ranunculus lingua* et de *Cicuta virosa* à Pont-de-Brie.

Dans le **bulletin n°75** du 1<sup>er</sup> septembre 1878, R. Vion donne une traduction d'un article paru dans English Mechanic qui traite des mœurs des fourmis.

Le **bulletin n°76** du 1<sup>er</sup> octobre 1878 contient quelques observations de A. Lefebvre sur la Couleuvre à collier et l'Ecrevisse de rivière. Paraît une nouvelle liste de plantes rares dont *Monotropa hypopitys* dans le bois de Bus et *Stachys germanica* à Brie.

Dans le **bulletin n°77** du 1<sup>er</sup> novembre 1878, M. Codevelle rend compte de la remise en ordre et en état de la collection d'oiseaux donnée par la Comtesse de Boubers. Cette collection léguée à la ville se composait d'environ 1600 à 1700 pièces.

Le **bulletin n°79** du 1<sup>er</sup> janvier 1879 annonce le décès le 24 décembre 1878 à Abbeville de M. de Brutelette qui avait publié, en collaboration avec son ami E. de Vicq, le catalogue raisonné des plantes vasculaires de la Somme.

Le **bulletin n°80** du 1<sup>er</sup> février 1879 annonce l'élection de M. Richer comme président. Sous le titre « l'origine des espèces », H. Josse expose la théorie développée par le R.P. Hate qui combat le transformisme de Darwin.

Le **bulletin n°81** du 1<sup>er</sup> mars 1879 annonce l'élection de M. Beaussire comme président, en remplacement de M. Richer, démissionnaire.

Dans le **bulletin n°82** du 1<sup>er</sup> avril 1879, L. Carpentier publie une liste de mollusques bivalves recueillis dans la craie des environs d'Amiens. Le même bulletin contient une clef dichotomique pour la détermination des mollusques du Nord de la France.

Dans le **bulletin n°83** du 1<sup>er</sup> mai 1879 paraît une liste de plantes, signalées par M. Guilbert, parmi lesquelles on distingue *Adonis autumnalis* à Vismes-au-Val, *Inula helenium* à Fretteville, *Hieracium boreale* (= *sabaudum*) à Martainneville, *Spiranthes autumnalis* à Monchelet et Harcelaines près Maisnières et *Tamus communis* à Wiry-au-Mont.

Dans le **bulletin n°84** du 1<sup>er</sup> juin 1879, H. Josse attire notre attention sur l'ouvrage de M. Lambert qui peut servir de guide pour l'étude de l'étage Sénonien de la craie.

Le **bulletin n°85** du 1<sup>er</sup> juillet 1879 signale les remerciements du maire d'Amiens à la Linnéenne qui a fait don à l'Ecole primaire supérieure d'un herbier d'étude contenant 250 plantes préparées par M. Gonse. M. Dubois entame un article sur les poissons observés dans les étangs et les cours d'eau des environs d'Amiens.

Au **bulletin n°86** du 1<sup>er</sup> août 1879, L. Delambre nous livre le résultat des fouilles de puits funéraires gallo-romains qu'il a opérées en juillet 1877 lors de l'ouverture du chemin de Vignacourt à Saint-Maurice. M. A. Codevelle intéresse ses lecteurs à la Pie-Grièche.

Dans le **bulletin n°87** du 1<sup>er</sup> septembre 1879, N. de Mercey fait la comparaison entre deux sondages réalisés à Saint Blimont et Gamaches.

Dans le **bulletin n° 89** du 1<sup>er</sup> novembre 1879, E. Gonse publie une liste de plantes observées dans la région, notamment *Myosurus minimus* signalé par M. Caron à Rumaisnil et redécouvert par M. Bon lors d'une sortie du 7 mai 1989 (Bulletin Tome VIII, 1990, page 81). Cette petite Ratoncule, en voie de disparition, est toujours présente en grand nombre sur le site de Rumaisnil utilisé comme aire de dépôt de betteraves. De cette liste, on peut, par ailleurs, signaler *Dianthus armeria* dans le bois de Poix, *Carduus acanthoides* dans le marais de Longpré-les-Amiens, *Ruppia rostellata* (= *maritima*) et *Zanichellia palustris* à Cayeux.

Le **bulletin n°90** du 1<sup>er</sup> décembre 1879 contient un article de H. Josse sur le venin des batraciens.

Dans le **bulletin n°91** du 1<sup>er</sup> janvier 1880, M. Lefebvre apporte quelques précisions sur la nouvelle installation de la bibliothèque transférée au 1<sup>er</sup> étage de la maison de la Fontaine

Saint Jacques, en même temps que l'herbier Pauquy. M. Dubois publie une note sur les insectes habitant les prés salés. M. Codevalle nous parle du Pigeon voyageur.

Dans le **bulletin n°92** du 1<sup>er</sup> février 1880, H. Josse nous présente la Cyclade lacustre.

Paraît au **bulletin n°93** du 1<sup>er</sup> mars 1880 une nouvelle liste des plantes intéressantes observées en 1879, parmi lesquelles on distingue *Nasturtium palustre* (= *Rorippa islandica*) à Hatencourt, près de Vismes-au-Val, *Barkausia foetida* (= *Crepis foetida*) à Longpré-les-Corps-Saints, *Specularia hybrida* (= *Legousia hybrida*) à Coullemelle, *Monotropa hypopitys* dans le bois de Laboissière, *Orobanche cruenta* à Gamaches et *Tamus communis* à Lignièrès-les-Roye.

Au **bulletin n°94** du 1<sup>er</sup> avril 1880, A.P. Alexandre parle des œufs et des larves de la Forficule auriculaire.

Dans le **bulletin n°95** du 1<sup>er</sup> mai 1880, R. Vion se fait l'écho des travaux du professeur Balfour de Glasgow sur la nutrition chez les plantes et les animaux.

Le **bulletin n°96** du 1<sup>er</sup> juin 1880 rend hommage à M. Auguste Volland, décédé le 15 avril 1880 qui avait rempli pendant plusieurs années les fonctions de bibliothécaire.

Dans le **bulletin n°98** du 1<sup>er</sup> août 1880, M. Gonse annonce qu'il vient de recevoir pour l'herbier de la société 559 plantes envoyées par le Dr. Richter Lajos de Budapest.

Le **bulletin n°99** du 1<sup>er</sup> septembre 1880 donne le compte-rendu détaillé d'une excursion faite le 20 juin dans la baie d'Authie, excursion qui s'est révélée très fructueuse pour les entomologistes (282 espèces de coléoptères).

Le **bulletin n°102** du 1<sup>er</sup> décembre 1880 donne une nouvelle liste de plantes parmi lesquelles on peut citer *Pyrola rotundifolia* dans le Bois de la réserve de Namps, *Hieracium auricula* (= *lactucella*) à Equennes. Jules Tripièr, avec sa flore d'Eaucourt, nous fait partager toutes ses émotions et toutes les joies que lui a procurées la botanique, aidé dans ses herborisations par Eloy de Vicq auquel il rend un vibrant hommage.

## L'ORNITHOGALE A FLEURS PENCHEES (*ORNITHOGALUM NUTANS L.*) A HANGEST / SOMME (80).

par Jean-Paul LEGRAND<sup>1</sup>, Vincent BAWEDIN<sup>2</sup> et Xavier COMMECY<sup>3</sup>

<sup>1</sup> MF de Penthièvre 76390 Le Caule

<sup>2</sup> 8 rue Philippe d'Auxy 80000 Amiens

<sup>3</sup> Place Godailler Decaix 80800 Gentelles

Le 17 avril 2001, à HANGEST Sur Somme (80), nous [V.B et X.C] étudions une héronnière installée dans le Bois de la Garenne, près du hameau de Bichecourt. En franchissant le talus herbeux à l'entrée du bois, nous remarquons plusieurs pieds de Liliacées en pleine floraison, qui évoquent un Ornithogale. L'échantillon prélevé permet de préciser qu'il s'agit d'*Ornithogalum nutans* [détermination JP. L].

Chez ce géophyte à bulbe dont la taille varie de 25 à 60 cm, les feuilles égalent à peu près la hampe florale et une bande longitudinale blanche parcourt le milieu du limbe, comme sur la feuille de l'Ornithogale en ombelle. Par contre, les 3 à 12 fleurs penchées qui constituent l'inflorescence forment une grappe allongée et unilatérale. Leurs tépales blancs à l'intérieur et marqués d'une bande verdâtre à l'extérieur mesurent 16 à 30 mm de long. Enfin, et contrairement aux indications de la « nouvelle flore de la Belgique » (LAMBINON, 1992), le filet élargi des étamines se termine par une dent de chaque côté de l'anthere.

A HANGEST / Somme, l'Ornithogale penché colonise le petit talus qui borde un chemin et la lisière intérieure du sous-bois qui le jouxte. La station occupe une pente insignifiante, exposée au sud-est, où l'altitude n'atteint pas 35 mètres. Le groupement végétal révèle une nette dominance des espèces nitrato-philiques et, de ce fait, ne présente pas d'intérêt patrimonial particulier. Le bois, modérément frais, se caractérise par une rudéralisation marquée et le talus, lui, est encore plus banal. Toutefois, une plante peu commune en Picardie a été trouvée à proximité : le Grémil officinal (*Lithospermum officinale*).

Le 6 mai 2001, nous [V.B et JP. L] revisitons à nouveau le site et observons des populations d'*Ornithogalum nutans* aussi denses, abondantes et fertiles sous les orties que sous le couvert forestier. Ecologiquement, *Ornithogalum nutans* semble peu exigeant, il prospère dans des milieux très variés : champs (CORBIERE, 1893) ; prés et lieux frais (BREBISSON, 1879) ; bord des chemins, haies, taillis rudéralisés (LAMBINON et al.) – c'est-à-dire non loin des parcs et jardins où, jadis, il a dû être planté pour l'ornement. A HANGEST / Somme, à peine 200 m séparent le Bois de la Garenne du château de Bichecourt...

Selon P. FOURNIER (1951), l'introduction dans les monastères de cette fleur de pleine terre, depuis l'Orient et la Méditerranée, remonterait au Moyen Age. Malgré cette ancienneté, sa subsontanéité reste exceptionnelle dans le Nord-Ouest de la France.

Par ailleurs, en Bourgogne (POINSOT, 1972 ; BUGNON, 1993) comme en Alsace (ISSLER, 1965), *Ornithogalum nutans* se rencontre dans quelques rares vignobles et il peut dès lors être qualifié d'archéonaturalisé. Tandis que plus au sud, en se rapprochant de l'aire naturelle, son indigénat devient moins douteux.

Actuellement, en France, *Ornithogalum nutans*, qui s'est beaucoup raréfié, continue à régresser et mériterait sans doute une protection (JAUZEIN, 1995).

Pourtant, le 22 avril 1998, guidés par notre ami Jean-Pierre CORNU dans les Baronnie, aux environs de SAINT AUBAN sur l'Ouvèze (Drôme), nous avons traversé des champs envahis d'Ornithogale penché, déjà fanés, alors que la Tulipe sauvage (*Tulipa sylvestris*) s'épanouissait dans les vignobles encore endormis.

HANGEST SUR SOMME (80) relevés du 06.05.2001

Espèces notées	Relevé n° 1 (bois 100 m <sup>2</sup> A+a : 75% ; h : 80%)	Relevé n°2 : talus 10m <sup>2</sup>
<i>Acer campestre</i>	1.1	
<i>Acer pseudoplatanus</i>	+	
<i>Corylus avellana</i>	2.2	
<i>Evonymus europaeus</i>	+	+
<i>Fraxinus excelsior</i>	2.2	
<i>Quercus robur</i>	+	
<i>Ribes rubrum</i>	2.3	
<i>Sambucus nigra</i>	2.2	
<i>Ulmus minor</i>	+	
<i>Alliaria petiolata</i>	+	+
<i>Anemone nemorosa</i>	1.1	
<i>Arum maculatum</i>	1.1	+
<i>Brachypodium pinnatum</i>		+2
<i>Bromus sterilis</i>		2.2
<i>Chaerophyllum temulum</i>	+	+
<i>Galium aparine</i>	2.3	1.1
<i>Geum urbanum</i>	+	2.2
<i>Hedera helix</i>	2.2	
<i>Lamium album</i>	+	2.2
<i>Listera ovata</i>	+	
<i>Milium effusum</i>	+	
<i>Ornithogalum nutans</i>	1.3	1.3
<i>Ranunculus ficaria</i>	1.3	
<i>Rubus caesius</i>		+
<i>Urtica dioica</i>	1.3	3.3
<i>Veronica hederifolia</i> (subsp. <i>lucorum</i> )	1.1	+